

mémoire

Les cahiers d'Afrique du Nord

Plurielle



Nedromah par André Marty (élève d'Augustin Ferrando à Oran)

N°69 - Septembre 2012

cliquer sur un auteur ou un N° de page pour accéder au texte

Sommaire

Editorial

Jeanine de la Hogue 4

Les chemins de mémoire

Joost Van Vollenhoven (1877-1918). L'un des plus brillants parmi les plus braves

Patrick Sanguy 5

Écrivain Public

Robert RANDAU

Odette Goinard 12

Des mots pour le dire

Victor ROBINET dit Musette

Odette Goinard 18

Le passé composé

L'âme archaïque de l'Afrique du Nord

Marcelle Weissen - Zsumalanska 23

Écrivain public

Tunis au temps des crinolines

Annie Krieger-Krynicky 33

Des travaux et des jours

Un matin au musée

Alain Amato 43

Écrivain public

Une ville nommée regret

Jeanine de la Hogue 55

Les chemins de mémoire

A propos du film *Ce que le Jour doit à la nuit* d'Alexandre Arcady

Alexandre Arcady et Yasmina Khadra 63

Les chemins de mémoire

La maison d'Albert Camus dans son village natal est sauvée !

Denis Fadda

70

Des travaux et des jours

Lyautey

Textes choisis par Marie-Claire Micouleau-Sicault

74

Point Livres

Repères bibliographiques

Jeanine de la Hogue

88

Mémoire d'Afrique du Nord

Réalisation : Jean-Claude Krynicki et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris



Editorial

Jeanine de la Hogue

Voici un nouveau numéro de Mémoire Plurielle. Nous avons retrouvé le plaisir d'offrir à nos lecteurs un numéro varié qui, j'espère les intéressera autant que les précédents. Nous avons pensé que pour illustrer nos numéros, il serait intéressant d'avoir des reproductions de tableaux, dessins ou peintures vous appartenant, donc sans frais de reproduction pour nous, et qui auraient l'avantage d'être originaux. Nous avons également pensé que vous avez sans doute chez vous des objets, ou des photographies d'objets aux quels vous êtes attachés et qu'il vous serait agréable de voir reproduits dans un de nos numéros. Vous pourriez nous en adresser des photos. Si par hasard ils vous inspiraient pour en faire des textes, nous serions heureux de les publier. Nous cherchons en effet des textes variés et dont le sujet peut toucher un public nombreux et, lui aussi varié. Vous trouverez toujours des biographies qui ont aussi leur place dans des textes publiés à part. Ainsi les biographies publiées dans ce numéro seront également dans la série Biographie, où vous aurez aussi toutes les biographies publiées depuis les premiers numéros.

Avec l'espoir de vous retrouver toujours plus nombreux, nous vous saluons bien amicalement.

Jeanine de la Hogue



Joost Van Vollenhoven (1877-1918). L'un des plus brillants parmi les plus braves

Patrick Sanguy



Joost Van Vollenhoven

Né aux Pays-Bas et grandi en Algérie, Néerlandais de naissance et Français d'adoption, Pied-Noir et protestant, haut fonctionnaire colonial et modeste capitaine d'un régiment d'infanterie marocaine, Joost Van Vollenhoven repose aux confins de la Picardie et de la Champagne à l'endroit où il tomba glorieusement pendant la Première guerre mondiale. Patrice Sanguy retrace la vie courte et bien remplie de cet enfant de Birmandréis, injustement oublié, qui poussa à un rare degré l'altruisme, l'abnégation et le sens du devoir.

En forêt de Villers-Cotterêts, sur le bas-côté de la petite route départementale n°2, à deux kilomètres environ de l'abbaye cistercienne de Longpont, s'élève un monument de grès rose qui échappe facilement à l'attention du randonneur et de l'automobiliste pressés. C'est là que repose, à l'endroit même où il fut mortellement blessé, un simple capitaine d'un régiment d'infanterie marocaine. En manière d'épithaphe le

sculpteur a reproduit sur le mausolée la citation à l'ordre de l'armée du 28 juillet 1918 que rédigea son chef, le général Mangin :

« Officier d'une valeur et d'une vertu antiques, incarnant les plus belles et les plus solides qualités militaires, mortellement frappé au moment où, électrisant la troupe par son exemple, il enlevait une position ennemie opiniâtrement défendue.

A placer au rang des Bayard et des La Tour d'Auvergne, et à citer en exemple aux générations futures, ayant été l'un des plus brillants parmi les plus braves. »

Qui était donc ce héros dont le nom imprononçable a tant de difficulté à s'imposer à la mémoire collective?

Né en 1877 à Krelingen aux Pays-Bas, près de Rotterdam, dans une vieille famille de notables calvinistes, Joost Van Vollenhoven est le cadet de quatre garçons. En 1886, leur père s'installe en Algérie, à Birmandréis, joli village du Sahel algérois, où il achète des terres et se livre au commerce des ovins. Les deux aînés sont d'abord inscrits à l'école communale, puis entrent au lycée d'Alger en 1890 où ils sont surnommés les « Frères Vol-au-vent ». Joost y brille dans toutes les matières et notamment en français et en natation. Après le bac obtenu en 1895, il s'inscrit en droit à Alger et décide de préparer le concours de l'Ecole coloniale de Paris où il est reçu premier en 1898. Naturalisé français quelques mois plus tard, il accomplit son service militaire à Alger au premier régiment de zouaves, les fameux « chacals », puis réintègre l'Ecole. Il en sort en 1902, major de sa promotion, et soutient une thèse sur le fellah algérien. On trouve, dans la conclusion de ce travail, une phrase d'une liberté de ton surprenante chez un jeune fonctionnaire, mais qui résume parfaitement ce qui sera sa ligne de conduite en tant qu'administrateur colonial : « s'il est

fou de vouloir lui (le fellah algérien) faire aimer la France, encore peut-on faire qu'il ait confiance en elle ».

Nommé professeur à l'Ecole coloniale à vingt-huit ans, il enchaîne les postes les plus prestigieux à l'allure d'un météore : secrétaire général du ministère des Colonies ; secrétaire général du Sénégal ; gouverneur par intérim de la Guinée française ; gouverneur par intérim du Sénégal ; enfin, secrétaire général de l'Afrique équatoriale française.

L'expérience acquise dans ce dernier poste, ainsi que sa connaissance de l'allemand, lui permettent de jouer un rôle décisif dans la négociation avec l'Allemagne qui suit la crise d'Agadir en 1911. C'est en très grande partie à son travail que les pourparlers débouchent sur la cession, très avantageuse pour la France, de territoires frontaliers, et sans grande valeur, à la colonie allemande du Cameroun (le fameux « Bec de canard ») contre un feu vert à l'établissement du protectorat français au Maroc.

En témoignage de satisfaction, le gouvernement nomme ce Français de fraîche date, tout juste âgé de trente-cinq ans, secrétaire général puis gouverneur général par intérim de l'Indochine, alors le plus peuplé et le plus riche de tous les territoires constituant l'empire colonial français.

Il vient à peine de s'installer à ce poste prestigieux qu'éclate la guerre avec l'Allemagne. Dans cette situation exceptionnelle, celui qui a pu jusque là n'apparaître que comme un jeune et brillant technocrate, donne la véritable mesure de son caractère. Il demande l'autorisation d'être incorporé avec son grade de sergent, d'être envoyé sur le front français, et non content de l'avoir reçue, obtient de faire le long et pénible voyage de retour vers la métropole dans l'entrepont avec les militaires de son rang.

Comme il l'avait voulu, il combat alors pendant deux ans période pendant laquelle il est deux fois blessé et plusieurs fois cité à l'ordre de l'armée entre mai 1915 et mai 1917. C'est à cette date que Paris le rappelle pour le nommer à 38 ans, gouverneur général de l'Afrique occidentale française en poste à Dakar.

Cet homme de devoir, mais aussi de conviction, se heurte presque aussitôt aux exigences du gouvernement qui, devant l'hécatombe que les combats acharnés des années précédentes ont produite dans les rangs français, entend obtenir de lui des levées en masse de soldats africains.

Van Vollenhoven prend l'avis de ses administrateurs qui concluent tous comme lui à l'impossibilité de répondre à la demande de Paris au niveau exigé. Avec la franchise qui le caractérise, le jeune gouverneur général écrit alors à son supérieur, André Maginot, ministre des Colonies :

« Les opérations de recrutement qui ont eu lieu de 1914 à 1917 ont été excessives dans leurs résultats comme dans leurs méthodes. Aucun nouveau recrutement n'est possible tant que la Colonie ne sera pas complètement en mains et que la population n'a pas repris une suffisante confiance en nous pour ne plus redouter les abus du récent passé. »

Maginot ayant été remplacé par Besnard, il doit réitérer son opposition à la fin septembre dans des termes encore plus vifs : « Je vous supplie, Monsieur le Ministre, de ne pas donner l'ordre de procéder à de nouveaux recrutements de troupes noires... Nous sommes allés non seulement au-delà de ce qui était sage, mais au-delà de ce qu'il était possible de demander à ce pays. »

Tout autre que lui, se serait vu déplacé sur le champ. Mais son autorité et son prestige sont tels qu'il faut contourner son

opposition. Or, le chef du gouvernement, Clémenceau, dispose d'une solution de rechange en la personne de Blaise Diagne, député du Sénégal, qui milite pour l'assimilation totale de la colonie à la métropole. Le 11 janvier 1918, le Tigre enlève au gouverneur général de l'AOF la responsabilité de lever des troupes et la confie à Diagne avec le titre de commissaire de la République et le rang de gouverneur général. Un homme comme Van Vollenhoven, toute question de fond mise à part, ne peut tolérer une telle atteinte à ses prérogatives. Il démissionne le 17 janvier, refuse la mission au Japon que lui propose Clémenceau et termine sa lettre par la requête suivante :

« Je me considérerais comme privilégié si vous vouliez provoquer mon envoi immédiat au front dans les rangs du RICM où j'ai fait mes premières armes, gagné l'épaulette, reçu ma première blessure et obtenu ma première citation. »

La guerre est alors à un moment critique pour la France et les Alliés. Grâce à l'effondrement de la Russie à l'automne 1917, le haut-commandement allemand a pu ramener des renforts et du matériel à l'Ouest. En mars, il lance une gigantesque offensive pour percer les lignes alliées en direction de Paris et de la Marne. Avec ses camarades marocains, Van Vollenhoven prend part à de durs combats. Il est à nouveau cité et, en avril, passe capitaine au RICM.

Le 18 juillet son régiment fait partie de la contre-offensive que, sur l'ordre de Foch, la 10ème armée du général Mangin lance pour réduire la poche allemande du Tardenois. C'est au cours de cette attaque qu'il va trouver la mort. Parti de la Forêt de Retz au matin du 18 juillet 1918, le Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc s'empare de Longpont en trois quarts d'heure.

Le lendemain, non loin de là, au plus fort de combats qui vont marquer l'extrême avancée de son régiment dans le secteur, le capitaine Van Vollenhoven est grièvement blessé à la nuque par une balle de mitrailleuse. Pour ne pas retarder ses hommes, il se rend seul au poste de secours. Transporté au village de Parcy-Tigny libéré de la veille ; il y reçoit les premiers soins et y rend son dernier souffle le lendemain dans la matinée.

Le RICM a infligé de lourdes pertes à l'ennemi dont il a enfoncé les lignes sur 7 km. Mais 754 de ses hommes y ont été mis hors de combat, blessés ou tués. Dès le 22, la 38ème division française devra être relevée par les Anglais. Cependant, Van Vollenhoven et ses camarades ne sont pas morts pour rien. La contre-offensive se poursuit victorieusement. Quelques semaines plus tard, la défaite allemande sera consommée.

Au lendemain de l'Armistice, la famille Van Vollenhoven pleurera trois de ses fils tombés au combat. Outre Joost et son aîné également tombé sur le Front français, elle a perdu leur cadet, blessé et gazé à l'Armée d'Orient. Seul le plus jeune, engagé volontaire, aura survécu.

Les sites consacrés à Joost Van Vollenhoven au lendemain de la Grande Guerre sont de moins en moins nombreux à perpétuer son souvenir. Seuls les anciens connaissent encore le lycée de Dakar, pépinière d'élites franco-africaines, et le vapeur du Niger sous leur surnom affectueux de « Van Vo ». Le monument aux morts de l'AOF à Dakar sur lequel figurait le profil de Van Vollenhoven aux côtés de trois autres gouverneurs a été déplacé.

Le carré militaire du cimetière européen de Rabat conserve un beau monument à la mémoire de Van Vollenhoven. Dans la

même ville, il y a quelques années encore, on pouvait lire le nom de l'ancienne rue Van Vollenhoven sur une grande plaque de céramique juchée en haut d'un immeuble disparu depuis, à l'angle de l'avenue du Chellah. Le 12ème arrondissement de Paris a un square qui porte toujours son nom comme la salle d'honneur du RICM, aujourd'hui à Poitiers. C'est peu pour un homme de cette trempe.



Monument érigé à l'endroit ou tomba Van Vollenhoven



Robert Randau

Odette Goinard



Robert RANDAU Alger 1873 - Alger 1950

Haut fonctionnaire, ethnologue, explorateur, écrivain et poète, Robert Randau n'a cessé sa vie durant d'associer ses œuvres et son action pour promouvoir le mouvement algérianiste dont il fut l'un des premiers protagonistes.

Robert ARNAUD connu sous le pseudonyme de RANDAU est né à Alger en 1873. Sa famille est installée dans cette ville depuis 1844, année où son grand père maternel Robert Arnaud Ducheyron de Beaumont du Pavillon avait été affecté dans le corps naissant des spahis d'Afrique. Elevé très sévèrement par son père, il refuse d'entrer dans les ordres comme le souhaitait sa mère. Il fait ses études secondaires au lycée d'Alger, puis à l'Université où il acquiert brillamment sa licence en droit.

Il décide ensuite de se rendre à Paris pour y suivre les cours de l'École des Sciences Politiques et ceux de l'École coloniale où il sera reçu major en 1896. Parlant couramment l'arabe, il reçoit une prime lors du concours du Gouvernement Général pour ses connaissances dans la langue.

Il se lie en France avec Sadia Lévy et écrivent ensemble un roman original de mœurs juives, *Rabbin*.

En 1898 il est reçu premier au concours d'adjoint de commune mixte. Sorti également premier au concours d'interprète, il est nommé général de l'armée, détaché aux affaires indigènes.

En 1900, il noue un mariage heureux avec Renée Battandier, fille du botaniste Battandier, professeur à la Faculté de Mustapha Supérieur.

Sa carrière va essentiellement se dérouler en Afrique profonde. Il est chargé de nombreuses missions qui vont le conduire au fil des ans aux quatre coins du continent. Il séjourne à Dakar, en Mauritanie Saharienne. En 1906 il entame une mission chez les Touaregs avec Xavier Coppolani. Les deux hommes se sont liés d'amitié et luttent ensemble pour abolir l'esclavage au Mali. Coppolani hélas sera assassiné lors d'une embuscade tendue à Tidjikjat.

En 1909, il est nommé dans le corps des administrateurs coloniaux pour services éminents rendus à l'expansion française en A.O.F. Jusqu'en 1913, il est chef du service des affaires musulmanes au Gouvernement Général de l'Algérie.

En 1917, il effectue un périple dans la région de Tombouctou où il est adjoint au commandant de région. Il devient inspecteur des affaires administratives au Soudan à partir de 1919.

De 1927 à 1928, il remplit les fonctions de gouverneur intérimaire en Haute-Volta.

Il parcourt aussi l'Afrique du Nord en tous sens avec l'amour de cette terre du Maghreb, avec le besoin de tout connaître d'elle, avec le dessein de déterminer par élaboration patiente de ses études et de ses sensations une littérature originale et africaine.

Pendant ses missions africaines aussi lointaines que variées, il compose des carnets de route où il consigne des observations précises sur les pays qu'il traverse et sur le mode de vie des différentes ethnies, illustrés de croquis représentant des villages, des mosquées, des outils ou des objets culturels servant aux rites des autochtones. Ces carnets de route deviendront son inspiration première lorsqu'il se mettra à écrire. En effet son oeuvre ne se compose pas moins de 36 romans, de poèmes et de nombreux articles parus dans diverses revues ou dans l'Echo d'Alger où il écrit régulièrement à partir de 1935. Parmi les plus célèbres de ses romans vient en première place la trilogie algérieniste avec *Les Colons* en 1907, *les Algérienistes* en 1911, *Cassard le Berbère* en 1921. Dans un style truculent et quelque peu surchargé, il donne vie à des types locaux accentués. En outre, partisan convaincu d'une autonomie novatrice, il fonde une « association des écrivains algériens » qui décernera chaque année à partir de 1921 un prix littéraire de l'Algérie, et il publie de 1924 à 1960 la revue *Afrique Latine* devenue *Afrique*.

Avec Abd-el-Fikri il publie en 1933 *Les compagnons du jardin* où un aréopage débat sans tabou de toutes les questions qui agitent la société algérienne.

Il nourrit des relations amicales avec les peintres Guérin et Benjamin Sarraillon¹ qui illustre un exemplaire de *Cassard le Berbère*.

Puis, c'est avec Jean Pomier qu'il noue une profonde amitié entretenue par une relation épistolaire sous forme de vers. Ce dernier, né en 1886 est le véritable père du terme « algérianisme ». Ce terme va être défini et formulé par Randau dans sa vigoureuse préface écrite pour une anthologie de treize poètes africains. Cette préface prit d'emblée le ton et l'allure d'un véritable manifeste appelant à cette Algérie de demain d'où il voit surgir un « futur peuple franco-berbère, de langue et de civilisation française. »

Robert Randau, d'autre part, a été un des principaux collaborateurs de la revue *La Grande France* (1900-1904) qui s'est efforcée d'intéresser le public parisien à l'expansion de la civilisation française dans les pays du Maghreb et au développement de la littérature coloniale de la France.

Foudroyé par une attaque cérébrale, Robert Randau meurt le 4 août 1950 à 77 ans dans son appartement Boulevard St Saëns à Alger.

Cet homme, parfois méconnu restera, tant par ses rapports administratifs que par ses écrits qui invitent au rêve, un des témoins essentiels de la vie et des coutumes des ethnies africaines au siècle dernier. Son œuvre et son action lui valurent d'être appelé le « Kipling Africain ».

1 Voir la biographie de Benjamin Sarraillon dans Les Cahiers d'Afrique du Nord n° 4.

Distinctions honorifiques :

- La Médaille Coloniale (1919)
- La Légion d'Honneur (1920)
- Grand prix littéraire de l'Algérie (1930)
- Prix de la Fondation de l'Académie Française (1940)

Parmi ses œuvres :

Romans

- *Rabbin*, avec Sadia Lévy, Havard fils, 1896
- *Onze journées en force*, avec Sadia Lévy, Alger, Adolphe Jourdan 1902
- *Les Colons*, roman de la patrie algérienne, Sansot 1907, rééd. Albin Michel, coll. « l'Algérie Heureuse » , 1978
- *Les Algérianistes*, roman de la patrie algérienne, Sansot 1911, réédition Albin Michel, coll. « l'Algérie Heureuse », 1978
- *Les Explorateurs*, roman de la grande brousse, Sansot 1911, réédition Albin Michel, coll. « l'Algérie Heureuse », 1929
- *Cassard le berbère*, Belles Lettres, 1921
- *L'homme qui rit jaune*, Albin Michel 1926
- *Diko, frère de la côte*, Albin Michel 1929
- *Les compagnons du jardin*, avec Abdelkader Fikri, Donat Montchrétien 1933
- *Sur le pavé d'Alger*, Alger Fontana 1937

- *Le professeur Martin, petit bourgeois d'Alger*, Alger Baconnier 1938
- *Un Corse d'Algérie chez les hommes Bleus : Xavier Coppolani le pacificateur*, Alger, Imbert 1939
- *Isabelle Eberhardt, notes et souvenirs*, Alger Charlot 1945, réédition 1989

Poésie

- *Les dires de celui qui passe*, Alger Adolphe Jourdan



Victor ROBINET dit Musette

Odette Goinard

Victor Robinet Alger 1862 - Alger 1930

***Musette ! nom familier aux Algérois.
Maniant avec un égal bonheur la pure
langue française et l'idiome coloré
du joyeux Cagayous, Musette fut un
observateur sagace et piquant,
un ami sincère de ce menu peuple,
unique en son genre, et à jamais disparu,
qu'il sut présenter avec un grand talent.***

Victor, Maurice, Auguste Robinet est né à Alger le 26 avril 1862, 9 rue de la Révolution. Son père était compositeur-typographe et traducteur d'arabe.

Orphelin très jeune, il fut élevé par son oncle Legendre, grâce auquel il put poursuivre ses études secondaires. Dès l'enfance, il avait déjà un goût inné pour la philologie et la linguistique. Ses condisciples, au lycée, le qualifiaient « d'encyclopédie vivante ».

Devenu commis du service vicinal, puis admis au concours de l'inspection des enfants assistés, il obtint, après avoir fait un stage à Constantine, le poste d'inspecteur du département d'Alger. Il poursuivit sa carrière de fonctionnaire jusqu'à sa retraite. Très consciencieux dans son travail, plein de

sollicitude pour ses petits protégés, il fut l'un des promoteurs du service de la maternité de l'hôpital de Mustapha.

Cependant, malgré tout l'intérêt porté à son métier, Robinet qui avait un caractère imaginatif et fantaisiste, s'est très vite évadé de la routine administrative, en collaborant à des revues d'actualité. Dès l'âge de vingt ans, il signait des articles dans l'Akhbar sous le pseudonyme de « tête d'âne ». En 1888 Ernest Mallebay fondait la « *Revue Algérienne* » et lui confiait une chronique signée Rob. C'est en 1896 qu'il devint populaire sous le nom de Musette en créant un personnage inventé de toute pièce, nommé Cagayous.

Inspiré du milieu dans lequel il vivait et qu'il observait d'un œil amusé, Robinet a réussi à faire vivre, dans un style pittoresque, des représentants du petit peuple de Bab-el-Oued, mélange de français, d'espagnols, d'italiens, de maltais, de juifs et d'arabes, dont le héros était Cagayous. Durant de longues années, de 1896 à 1920, il a fait publier en fascicules hebdomadaires les aventures de ce personnage haut en couleur, au parler truculent. Nous le voyons vivre avec ses acolytes dans des scènes très simples qui pourraient figurer dans la « comedia del arte » : Zerofranc, toujours fauché ; Embrouilloun, un peu filou dit le « sacatrape » ; Chicanelle, sa propre sœur, et son petit bâtard Scaragolette ; Mecieu Hoc, le facteur en retraite qui tient bénévolement la plume pour ses voisins illettrés ; l'épicière espagnole et sa fille Thérésine, « la savante », titulaire du certificat d'études, qu'il épousera, mais pas pour longtemps...

Ses chroniques, pleines de verve, paraissaient aussi dans les *Annales africaines*, dirigées également par Mallebay, ainsi que dans la *Dépêche Algérienne* et *l'Écho d'Alger*. C'est dire que Musette était devenu célèbre dans le public algérois de l'époque, qui suivait avec le plus grand intérêt les exploits de

Cagayous et de son petit monde. Il a montré ces gagne-petit, d'origine misérable, sans ambition, résignés à la pauvreté, mais heureux de vivre au soleil, près de la mer, des champs, distraits par les événements de la rue.

Ayant également un goût pour le théâtre, il fit jouer quelques saynètes en intermède au Théâtre municipal. En 1907, il produisit au « Petit Athénée » une revue intitulée *Alger en panne*, qui connut un succès considérable. En 1910, il prépara pour le Kursaal (disparu après 1918) deux opérettes, le *Coquebin* et la *Libellule*, et en 1917, pour le Casino Music-Hall, une pièce patriotique *On ne passe pas*. Aucune de ces trois œuvres ne vit la scène par suite de différends avec les directeurs ou les interprètes. Musette n'était pas particulièrement souple ! Il le montra notamment dans la critique théâtrale qu'il exerça durant vingt-cinq ans avec une redoutable indépendance.

Musicien, Musette jouait du piano et de la flûte, et composait à l'occasion. Dessinateur et peintre à ses heures, il maniait avec une certaine aisance le crayon et le pinceau.

Musette, enfin, aimait le « bricolage ». Il possédait un établi parfaitement agencé, savait rempailler les chaises, et assurait personnellement l'entretien et la réparation de sa voiture Salmson.

Il travaillait fréquemment jusqu'au petit jour, soutenant son effort par le tabac et le café. Un rire sonore ponctuait parfois dans le silence de la nuit, la drôlerie d'une trouvaille.

A l'écart de toute politique, il fut cependant lié avec tout ce qu'Alger et l'Algérie comptaient en ce temps de personnalités mêlées au mouvement des idées, notamment Ernest Mallebay, Paul Gavault, Emile Lacanaud, Lys du Pac, Stephen Chaseray, Charles de Galland.

Musette, frappé d'hémiplégie, s'est éteint le 13 septembre 1930. Selon sa volonté expresse, il n'eut pour gagner le cimetière du Boulevard Bru, d'autre cortège que ses trois enfants. A la «Bassetta», repli de ce Bab-el-Oued où Cagayous avait évolué pendant tant d'années, le Conseil municipal fit placer une sorte de banc semi-circulaire en ciment, surélevé en son sommet d'une murette contre laquelle fut apposé un médaillon de bronze et gravé dans la pierre cette inscription laconique : « Musette ».

Victor Robinet a toujours fui les honneurs autant que l'argent. Nommé Officier d'Académie, à son corps défendant, il s'écria « les palmes ? Qu'en faire. Donnez-les donc à mon marchand de tabac, il en serait si fier. »

D'après Max Lamouche

Publiciste sociologue algérois

Bibliographie

- Pierre Mille dans un feuilletton du Temps (1907), les Nouvelles Littéraires (17 avril 1930), billet nécrologique à la *Dépêche coloniale* (28 novembre 1930)
- Le recteur Taillard dans un passage de sa thèse *L'Algérie dans littérature française* (1925)
- Le professeur E.F. Gautier dans un ouvrage de la Collection du Centenaire, *Un Siècle de colonisation*.
- Gabriel Audisio : *Cagayous. Ses meilleures histoires* (Gallimard 1931).



Petit gars de Bab El-Oued par Brouty



Le passé composé

L'âme archaïque de l'Afrique du Nord

Marcelle Weissen - Zsumalanska

Relu part Jeanine de la Hogue
Les Nouvelles éditions latines (1925)

Voici l'histoire d'une rencontre mystérieuse dans un paysage cyclopéen où se déroulent à perte de vue des rocs des dolmens fantastiques qui, semble t-il, ont suscité une apparition troublante, sorte de rêve éveillé vécu et conté dans un site étrange mais bien réel. Merci à l'auteur de nous avoir envoûtés et à l'éditeur de nous avoir permis de connaître ce récit, sentiment étonnant de frôler la préhistoire.



Autel sacrificiel de Bou Nouara et son piédestal

Herbillon, un golfe presque inconnu, parmi les mille golfes de la pittoresque, de l'étrange terre algérienne.

Des montagnes, plongeant à pic dans la mer, amorcent la baie; les rives, longtemps, sont déchiquetées, les roches, superposées, les forêts de chênes- liège, denses et désertes. Puis une dernière montagne forme toile- de- fond, à l'ouest, tandis qu'en face d'elle, la mer ouvre grand l'horizon, sur le soleil levant.

Couché sur les dernières pentes de la montagne proche, qui s'amenuise en coteaux couverts d'oliviers, le village se pelotonne, au nord, dans un incroyable nid de verdure tropicale! Canas géants, catalpas, bananiers, ficus, acacias, sycomores, poivriers de Ceylan, palmiers des Malabars- cela

nous rappelle plutôt les petite îles Seychelles, où la flore des Indes atteste l'origine asiatique de ces îlots semblant détachés — croirait le profane — du continent africain.

Mais quel caprice de la nature, ou des hommes, a rassemblé ici des sujets si divers et de si lointaine origine ? A l'orée du village, paisible, et combien secourable, une exquise petite église semble dire, à l'encontre de l'inscription de Dante aux portes des Enfers : « Gardez toute espérance, vous qui entrez... » Enfin, ce nid de verdure restreint à l'allure accidentelle, est circonscrit, au nord-est, par des rochers de granit, transformés aujourd'hui en carrières à pavés, allant fermer le golfe par un cap aride et magnifique.

La brise du large atténuée, aux jours d'été, les rigueurs du sirocco; le vent de terre souffle sur ses nuits... Quand l'ombre descend sur les forêts profondes, le golfe semble un grand lac endormi sur lequel persistent des parfums d'acacias et de fleurs de poivre, tandis que longtemps, sur sa crête chevelue, émerge le marabout de Sidi Benout.

Surgissant au loin de la mer, la lune épand sur tout cela son large sillon, étincelles mystiques et fleurs de féerie... Troublante, mais placide, sa beauté souveraine promène nonchalamment sa traîne majestueuse d'un bord à l'autre des rivages en une longue et capricieuse caresse...

La nature, à Herbillon, a multiplié ses dons et ses effets; on les découvre lentement, puis l'on est subjugué par tant de séductions cachées, de charme presque indicible, dont les racines plongent autant dans la vie géologique de la Terre, que dans les effluves d'âmes matérialisées de ceux qui la pétrissent.

L'amphore brisée sur le bord du chemin qui mène à la Fontaine Romaine mêle son grès grisâtre aux grisailles du

champ : mais un je ne sais quoi plane encore autour d'elle, de celle qui la porta sur son épaule et de celui qui s'y désaltéra...

A chaque pas, sur les côtes rongées par les flots, l'on heurte quelque pierre taillée; on reconnaît l'emplacement d'une ferme isolée ou celui de plusieurs demeures. On creuse légèrement un talus, et des débris d'objets mobiliers se répandent : perles de verre, poterie fine ou grossière, gobelet entier, tesson de vase signé d'un nom que le Corpus ne nous indique pas. Sous deux vastes « tegulae » accrochées en aétos, un squelette intact est étendu, alors qu'à la couche inférieure, il sera replié sur lui-même : les siècles s'amoncellent, la succession des races, des civilisations s'accuse, une fois de plus; nous sommes en présence, non pas d'un début de l'Histoire, où l'autochtone cherche sa voie au bas de la spirale de l'Évolution, mais bien à divers tournants de cette spirale, dont les origines semblent presque aussi inaccessibles que son Devenir. Enfin, tout le long de la côte Est, les vaisseaux phéniciens ont accroché des noms retentissants à des grottes, tout au fond des criques où s'engloutit la mer, après avoir englouti les trésors de Jugurtha.

Le sol entier de l'Afrique du Nord intensifie les données du problème; la Préhistoire y est encore plus riche :- et combien plus poignante- que son Histoire Ancienne elle-même. Les amas coquilliers en font la mine des époques moustériennes et aurignaciennes. Le quatrième glaciaire y garde les empreintes des travaux de contemporains du Cro-Magnon. Le Magdalénien y est riche et splendide... Les dolmens, à l'idéale pureté de lignes et de conception, les indestructibles dolmens, preuves indestructibles de l'existence de races innommées, réoccupés servilement par tous les descendants de ces Djoals à l'esprit droit et au cœur solide, couvrent par groupes de plusieurs milliers tous ces territoires d'Atlas...

Nous sommes dans un très vieux pays... D'innombrables générations ont vécu sur ce sol archaïque, y laissant à jamais les traces de leur passage, de leurs tendances, de leur art, de leurs douleurs...

Mais en Herbillon, perle du littoral, golfe inimitable et délicat, ce n'est pas l'homme qui fait un effort en arrière pour y cristalliser le passé : aux accents berceurs de ces sources, fécondant les vallons depuis la nuit des siècles, c'est le passé tout entier qui semble vivre encore de sa vie antérieure, et attendre, dans un perpétuel renouveau, que les hommes qui vivent aujourd'hui sentent palpiter devant eux, pour les comprendre et les aimer, les millénaires révolus...

L'harmonie qui a mêlé la flore insulaire, les sources tièdes, les roches primitives et les vestiges des races mortes, fait pénétrer au cœur de ceux qui la discernent, avec l'élan passionné de notre existence fugitive, avide de savoir et d'étreindre le secret éternel de la pérennité.

Ailleurs, en cheminant parmi les pierres druidiques, voici la cité funéraire des Hauts Plateaux algériens aux milliers de tombeaux presque inconnus et presque inaccessibles.

Sur les pentes arides où les dolmens s'agrippent par centaines, par milliers... oh ! Vastes plateaux éloquents et mystérieux, je lis en vous comme en un livre sans commencement ni fin, l'histoire prestigieuse de nos géants aïeux, offerte en immortel exemple à nos méditations !

La montagne s'étage en mamelons irréguliers. De sa base, on croit le sommet proche et, dès le premier point culminant atteint, on se trouve sur un vaste plateau d'où repartent des pentes rocheuses parsemées de dolmens. On monte, non sans difficultés, le long de la croupe médiane,

fouillant du regard les pentes latérales où s'éparpillent les ruines...

Le second faîte n'est encore qu'une limite apparente, et le champ funéraire s'étend là, longuement, avant de reprendre une ascension nouvelle vers on ne sait quel pic.

Les pèlerins sont rares, car la foi est perdue qui érigea ces dalles vers quelque parfaite entité. Nul ne sait même pourquoi tant d'âmes gaéliques sont venues jusqu'au cœur de cette aride région, vivre en exilées - puis s'éteindre - sans laisser d'autre trace que celle de leur mort.

Et l'on monte plus haut dans l'espoir de découvrir encore, ne serait-ce qu'un indice, sur cette vie profonde d'où émergea la nôtre... Les pèlerins sont rares car la foi est perdue...

.. Je suis ici un étranger, et n'ai rencontré personne pour me guider dans un pareil dédale. Ma connaissance du passé est trop vague pour éclairer une route qui s'enfoncé, à travers les millénaires, jusqu'aux bornes de l'antiquité humaine.

Je montais lentement lorsqu'une femme, surgissant d'un amoncellement de pierres avec lequel elle se confondait, vint au-devant de moi. Elle était revêtue d'une étoffe rigide qui l'enveloppait comme d'une gaine. Ses bras étaient nus, et les cheveux sombres tombaient en deux tresses le long de la poitrine. Elle était jeune, sans l'être; son regard était dur et sa bouche ignorait le sourire...

Je ne me souciais guère d'entraver le cours de ses méditations, et malgré mon désir d'être instruit des choses dolméniques, je sentis, à cette apparition, comme une brise glaciale qui figeait le sang dans mes veines...

Elle était là tout près. Je pensais tout haut « L'ambiance de ces dolmens exclut toute notion de temps, de lieu et d'opportunité... »

Une voix sans inflexion répondit :

« L'essence du passé est restée en suspens parmi ces vestiges tragiques. Rien n'est plus réel dans les ondes telluriques de l'univers que leur condensation là où les êtres, collectivement, ont souffert ou prié... »

Méprisant les déductions mystiques je rétorquais :

« Ceux qui moururent ici n'ont rien gravé, rien inscrit; nous ne pouvons donc, sur eux, émettre que des hypothèses. »

Et je repris la marche vers un autre sommet. Elle avança également, et poursuivit :

« Cette idolâtrie de désespérés nous est contemporaine...Les dolmens, eux, sont l'expression de symboles que nous n'avons qu'à savoir déchiffrer. Toute la connaissance, éperdument cherchée depuis les temps par l'intelligence, a été atteinte par la sagacité des druides pré-gaéliques.

Mais ils ont, de plus, transmis des traditions orales qu'une longue suite de disciples ont portées jusqu'à nous. Et si l'on ne croit plus à la puissance des spéculations mentales, du moins la connaît-on... On l'exerçait jadis en des lieux consacrés qu'emplirent au cours des siècles des émotions surhumaines... »

La voix grave tremblait légèrement; le regard, de temps à autre, s'appesantissait sur nous, impérieux, absorbant, générateur d'énergie, et peut-être d'enthousiasme...

Elle continuait persuasive :

« Les pierres dolméniques sont imbibées de ces palpitations. Les autels rituels ont senti passer en eux la force immortelle des sacrifices volontaires, sacrifices de soi faits à un idéal ou à une abstraction; nulle autre race n'a offert pareil chef-d'œuvre à notre jugement... »

Nous avançons péniblement au milieu d'un indescriptible chaos. Laissant à notre droite une dalle rituelle dont l'aspect s'imposait à distance, nous avons obliqué vers des ravins latéraux parsemés de dolmens.

Et sur notre passage, elle les frôlait des deux mains; elle semblait caresser la matière brute aux contours à peine adoucis par l'érosion due aux siècles et aux intempéries; elle semblait communiquer avec cette matière, dressée par d'archaïques races vers un ciel plus vivant que notre monde actuel, ce monde que nous avons dépouillé de leurs espérances, démuné de leur foi, fermé aux acquisitions de l'occulte, vidé...

Au sommet d'un de ces vallons, on aperçut des blocs, vaguement ajustés, équarris à la masse, superposés en un formidable équilibre : reste de barrière ou de rempart dont on ne peut guère de nos jours imaginer les artisans, encore moins l'inspirateur.

« Voyez ce mur cyclopéen ! s'écria mon interlocutrice, voyez l'immense effort qu'il a fallu fournir pour édifier cette enceinte sacrée! »

Une émotion contenue, mais grandissante débordait les mots, les pensées, le silence... L'Histoire venait de s'approcher de nous.

La voix émouvante et chaude, murmura doucement :

« De longues générations vénéraient cette enceinte mégalithique et y vinrent penser ! S'isoler, se perdre en son atmosphère, vous délivre du temps... Aujourd'hui encore, les effluves qu'elle abrita jadis vous pénètrent en un moment de méditation, et vous font accéder au domaine de l'absolu... »

Nous étions parvenus à la base du mur ; elle en fit le tour puis se dressa, face à l'ouest, au-dessus de l'erratique amoncellement; son regard s'enfonça dans l'immense horizon...

Des coteaux dénudés moutonnaient à perte de vue et dans l'axe même de l'enceinte, au loin, le soleil baissait.

Comme une larme au bord d'un cil, l'idéal visage étincelait à la pointe du dernier rayon solaire. Puis les blocs se dorèrent, le champ chaotique des sépulcres en partie détruits, s'anima dans le grand silence; les dalles meurtries et les tombes entrouvertes parurent frissonner aux premiers contacts des ombres...

On eut dit qu'un souffle sidéral gonflait cette désolation ainsi qu'il transportait, en d'indicibles sphères, l'âme approchant l'extase et l'esprit libéré. Les deux bras tendus vers l'astre finissant, le corps incliné sur l'abîme et comme nimbé par le crépuscule et l'espace qui, solennellement, se mêlaient à son rêve, tout le rayonnement de cette femme fit éclore dans mon cerveau des certitudes insoupçonnées...

Je sentis sous ma main le frémissement des pierres cyclopéennes, et la vie antérieure parut se transmettre aux fibres intimes de mon être. Je voulus me rapprocher de cette silhouette, puiser en elle encore la lumière morale qui rappelle à l'homme son essence divine, son but illimité...

... Mais je ne vis rien -plus rien- sur le roc en ruines... et mon appel s'éteignit, sans écho, sur les tombeaux sacrés, la solitude et la nuit.



Les dolmens de Roknia



Écrivain public

Tunis au temps des crinolines

Annie Krieger-Krynicky

En 1869, Tunis était encore le bout du monde: Il n'y avait que deux courriers par semaine pour desservir la Régence, l'un venant de Marseille, celui des Messageries maritimes, faisant escale à Bône et Ajaccio; l'autre partant de Gènes, s'arrêtant à Livourne et Cagliari en Sardaigne et, armé par la compagnie italienne, Rubattino créée en 1862. Cela résumait assez bien l'influence respective des deux communautés rivales, l'italienne et la française bien que selon les voyageurs comme Jean Cagnat, l'archéologue, Tunis fut le carrefour de toutes les races et de toutes les religions. Ces étrangers, ces Francs, en vertu du régime des Capitulations, avaient leur propre justice, leur police et gardaient leur nationalité lorsqu'ils entraient au service du Bey Sadock. Les rivalités s'exacerbaient pour obtenir de lui des concessions de services et d'entreprises. Si loin des grandes capitales, Italiens et Français jouissaient pourtant une saison hivernale de théâtre et d'opéra. Ils avaient presque leur Scala et leur théâtre des Mathurins ... presque !



Illustration de Lobel-Riche

Un architecte ingénieux, Tapia, avait tiré parti des caves voûtées d'un entrepôt abandonné et d'un terrain vague pour édifier un baraquement en bois. Les loges sommaires étaient séparées par des rideaux de grosse toile et leurs possesseurs apportaient leurs tapis et leurs fauteuils. Mais les hommes en habit noir s'y empressaient auprès des célébrités de la ville. Les femmes s'y montraient en robe décolletées, surchargées de bijoux et sans chapeau selon un chroniqueur (Il faut noter qu'à l'époque, seules les « créatures » se montraient en cheveux mais les femmes honnêtes pouvaient déployer leur chevelure lors des grandes soirées d'opéra).



Journal des demoiselles

Les spectateurs du parterre, assis sur leurs chaises pailées et en bois blanc, posées à même le sol en terre battue, se montraient dans les loges la sulfureuse Comtesse Raffo, venue de son palais voisin. Sa traîne encore déployée au sortir de l'église, elle avait été abandonnée par son vieux comte de mari auquel un courrier révéla, un peu tard, son inconduite passée. Les consuls de Grande-Bretagne, de France et d'Italie s'entassaient dans la loge de la belle Génoise, Luigia Traverso qui avait l'oreille du bey et avait fait de son mari Elias Moussali, un Grec copte, l'introducteur des ambassadeurs au Palais beylical.



Illustration de Lobel-Riche

Elles devaient avoir de meilleures manières que « Mademoiselle Afchin, la fille d'un Belge immensément riche, qui faisait à Tunis le commerce du corail ... Elle passait ses journées au lit, coiffée d'un diadème de perles de 30 000 francs qu'elle ne quittait jamais ... paquet de chair blanche parfumée de musc » comme la décrit sans indulgence Alphonse Daudet dans *Le Nabab*. La saison était brillante car le théâtre Grinka et Donchet offrait à ses abonnés *Marin Faliero*, tragédie du doge de Venise, décapité en 1348 pour avoir comploté contre le sinistre Conseil des Dix. Autre drame de Lord Byron: celui des *Deux Foscari*. Après avoir été vaincu par la faction rivale des Loredan, le doge Foscari voit son fils Jacopo, emprisonné et torturé. Il est obligé de signer son arrêt de mort et s'effondre, blessé au cœur. La célèbre cantatrice Adelina Patti était venue chanter l'opéra en cinq actes de Verdi, *Ernani*, les choristes étant recrutés parmi les ouvriers italiens et maltais et la pièce elle-même de Victor Hugo, *Hernani*, fut ensuite jouée. Choix judicieux, susceptible de réconcilier toutes les communautés.

En été, Tortoni, le célèbre café et le Boulevard des Italiens n'étaient plus à Paris mais à Tunis. Le courrier à vapeur venu de Cagliari, débarquait deux à trois barriques de glace et Don

Ciccio Lazarotti, le seul glacier de la place, installait dans le jardin potager de la Marine (à l'emplacement de l'actuel Théâtre municipal Art Nouveau) des chaises et des tables. Les mêmes élégantes, avec leur famille, venaient déguster glaces, sorbets ou le granité semi liquide parfumé au citron.



Illustration de Lobel-Riche

Le lendemain on n'en trouvait plus et les amateurs devraient attendre une semaine le prochain vapeur. La première fabrique de glace ne sera en effet édifiée qu'en 1873, à l'initiative de deux médecins Faghiri et Mascaro. Autre point de ralliement de « Francs », comme on disait alors, le Cercle italien. Selon un rite très stendhalien, on pouvait y consulter les journaux d'Europe qui arrivaient deux fois par semaine. Il en coûtait 25 piastres par an pour feuilleter *L'Avvenire di Sardegna*, *Le Figaro* et *Le Sémaphore de Marseille*. On venait aussi y lire son courrier. Il dépendait de la régularité des deux courriers maritimes et il y avait deux offices postaux l'un pour les Français rue El Mekhtar, l'autre italien, rue Es' Sourk devenue plus tard rue des Glaciers. Celui de l'intérieur arrivait par caravane jusqu'à ce que la Compagnie Rubattino inaugure un service postal hebdomadaire en 1873, grâce à son vapeur le Gorgone, entre Tunis et Sfax avec pour escales Sousse, Monastir et Mahdia.

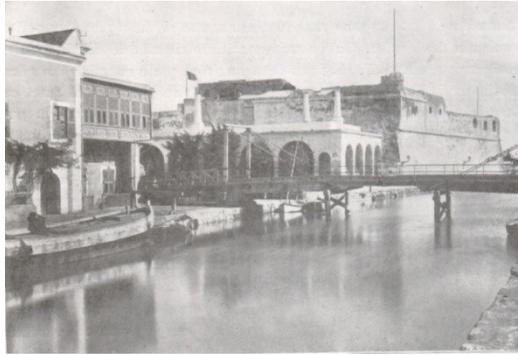


Illustration de Lobel-Riche

Le Cercle était devenu aussi le rendez- vous des étrangers de passage à Tunis et l'on discutait des nouvelles du jour. « Entre 9 heures et 10 heures du soir, les habitués rentraient chez eux. Une quinzaine de domestiques - pour la plupart des nègres soudanais - venaient chercher leurs maîtres, munis de grandes lanternes allumées; de sorte que l'on voyait celles- ci, comme autant de feux- follets, serpenter sur la place et se diriger vers les cinq rues qui y débouchent. Il y avait cependant des éclaireurs publics - métier qui n'existe plus - qui allumaient leurs lanternes quand on le leur demandait et vous accompagnaient moyennant deux ou quatre caroubes (piécettes) selon la distance ...Eh bien ce calme dont il fallait se contenter n'était pas à dédaigner. Je crois même que les gens d'alors, plus modestes et plus tranquilles, étaient plus heureux et plus contents que la population actuelle. » Cette réflexion nostalgique émane d'un collaborateur de l'*Unione*, F. Binura, mais elle fut écrite à une époque, il est vrai, mouvementée et peu enviable : 1917 ! Ce journal italien défendait depuis sa création vers 1870, les intérêts de la dizaine de milliers d'Italiens de Tunisie. L'histoire de son fondateur est pittoresque: un certain Montefosco qui descendait d'un jeune Calabrais capturé par des pirates,

revendu à Bizerte à un renégat Musafh'a Calabrès et qui épousa, avec l'autorisation de son maître, une esclave génoise Lucrezia et fit souche. Il fit fortune dans la promotion immobilière et le négoce.

Cette douce torpeur de la ville était apparente car, en coulisse, la rivalité franco-italienne s'exacerbait : en 1857, ce fut un médecin italien, né à Tunis, Abraham Lombroso, qui obtint la direction des services médicaux de la Régence créés, face à l'Hôpital français de 1843 qui devait, sous l'influence du Cardinal Lavignerie, devenir l' Hôpital Saint- Louis. Le ballet des consuls anglais, français et italien reprenait donc de plus belle dans la loge de la belle Luigia Moussali. La Compagnie des chemins de fer entre La Goulette et la villégiature de La Marsa, là où se rendait Melle Afchin dans son carrosse attelé de mules, fut lancée par les Anglais. Elle fut rachetée par la fameuse compagnie Rubattino, décidément incontournable. Et ce, grâce encore à l'intervention de la toute puissante Luigia, auprès du bey. La même société ainsi qu'une autre firme, Fiora, avait, avec ses quatre vapeurs, le quasi monopole de transport des voyageurs et des marchandises. Leur transfert entre le port de La Goulette et Tunis se faisait par barques sur le lac Baïra ou grâce à des voituriers maltais. L'Angleterre poussa encore ses pions en 1873 : une de ses compagnies installa une usine à gaz et put illuminer Tunis.



Ancien débarcadère et fort de la Goulette

Redoutant aussi le monopole italien presque exclusif sur la presse importée, les Britanniques décidèrent le bey Sadock à prendre en juillet 1860 un décret permettant la publication de *L'Eclaireur tunisien* (alias Ar-Râ'id at Tûnsî). La direction incomba à un Anglais Richard Holt. La première presse d'imprimerie fonctionna et *L'Eclaireur* publia des informations commerciales, des mercuriales et des extraits de presse d'autres journaux, à l'exclusion des sujets d'ordre politique. Le bey avait résisté jusqu'alors de crainte des réactions jalouses des puissances européennes. Ce fut le consul de Grande-Bretagne, Sir R. Wood, qui eut l'idée d'en faire l'organe officiel du gouvernement beylical, rédigé en arabe et en italien. En fait foi, une dépêche adressée à Sir John Russel, secrétaire d'Etat au Foreign Office: « Le journal est destiné à cultiver l'esprit des Maures par la diffusion d'information dont ces derniers ne possèdent que des éléments vagues et absurdes. » Certes le premier numéro fit du Royaume-Uni le parangon de toutes les vertus démocratiques et le modèle des nations pour l'exercice des libertés, faisant allusion aux traités de 1814-1815 et même à Waterloo. Pourtant ce fut le consul de Sardaigne auquel avait été refusée l'autorisation de publier son journal, qui s'en

indigna auprès du bey. Il s'entendit déclarer que L'Eclaireur n'avait pas porté atteinte aux intérêts du royaume de Piémont Sardaigne. Le consul français, de son côté, réagit à l'introduction dans la Régence d'une gazette éditée à Cagliari et qui tentait de soulever les Tunisiens contre l'installation française en Algérie. Les prémonitions pessimistes du bey s'étaient réalisées! Paradoxalement, après le Traité du Bardo en 1881, cet Eclaireur devint le Journal officiel tunisien, rédigé en arabe et ... en français. Quant à la rivalité franco-italienne, elle se poursuivit dans les arts par l'érection simultanée de théâtre et d'opéra. Mme Moussali brilla de tous les feux de ses bijoux au nouveau Théâtre Français et au Politeana italien où elle put applaudir la Norma en 1877. Le manège des deux consuls rivaux devint plus remarquable encore aux yeux curieux du public dans la plus célèbre des trente-deux loges de velours rouge éclairées à giorno par les toutes nouvelles lampes à gaz!



Illustration de Lobel-Riche

Références bibliographiques

F. Bonura Notes sur le vieux Tunis in *L'Unione* 1917 (Voir *Revue Tunisienne* 1917)

Annie Krieger- Krynicki La madame de Tunis in *Ces jours que nous avons tissés* (*Mémoire écrite d'Afrique du Nord* MAN 2002)

Architecture du lyrique, lyrisme de l'architecture in *Mémoire plurielle*, mai- Juin, 2005 N° 43-44

Adrien Salmieri *Chronique des morts* Julliard 1974

Zawadowski *L'Eclaireur tunisien*, (*Revue Tunisienne* 1939 N° 37)



Un matin au musée

Alain Amato

Un matin au musée ! Tiens ! Cela sonne comme le titre d'un film. Vous avez raison ! Cela ressemble au titre du film Une nuit au musée, avec Ben Stiller, sorti en 2006. Mais toute ressemblance avec le sujet de ce film s'arrête là. Musée pour musée, loin d'une nuit à New-York, je vous propose un matin à Constantine. Pas d'effets spéciaux, mais des faits vécus. Pas de magie hollywoodienne, mais une lecture destinée à votre imaginaire. Avec tout de même au générique des noms prestigieux. Promis !

C'était un jeudi matin du mois de juin 1953 à Constantine. J'avais onze ans. En ce début de matinée le soleil était encore supportable. En ce temps là, il n'y avait pas d'école le jeudi. J'étais en compagnie de mon cousin Jean-Pierre, un peu plus âgé que moi. Nous venions de quitter la rue Pinget où habitait ma tante Gilou et nous nous dirigeons vers le Coudiat tout proche. Le Coudiat est un quartier moderne construit sur une ancienne colline arasée et transformée en plateau dans les années 1900. Je suivais donc mon cousin qui avait un rendez-vous avec trois de ses copains. La veille, ils avaient projeté de faire une belote à l'entrée du musée Mercier situé au bord du Coudiat. Là où le plateau domine la vieille ville que nous appelions tous Le Vieux Rocher. Et plus précisément à l'ombre de l'escalier monumental en marbre blanc, parce que celui-ci conservait longtemps une fraîcheur accumulée au cours de la nuit. Ombre, fraîcheur, calme et plein air, ils avaient trouvé ici

un lieu idéal pour jouer aux cartes. Les copains de Jean-Pierre nous attendaient. Ils étaient trois. Avec mon cousin cela faisait quatre... J'étais donc de trop pour jouer avec eux. C'est là que mon cousin Jean-Pierre eut une idée de génie. « Dis Alain, tu vas t'ennuyer à nous regarder. Si tu allais visiter le musée pendant qu'on joue ? Nous, on bouge pas d'ici ... Tiens ! Voilà cinq francs pour l'entrée. »

Et c'est pour cette raison que ce matin-là j'ai visité le musée Mercier de Constantine. Le bâtiment, construit sur deux niveaux avait la forme d'une imposante villa romaine. Douze marches menaient au péristyle, et derrière la colonnade s'ouvrait un patio orné d'antiques chapiteaux corinthiens qui soutenaient des vasques où s'épanouissaient des plantes grasses aux feuilles charnues. Un gardien arabe, coiffé d'une chéchia rouge, m'accueillit par un : « Enfin un client ! Ti est tout seul ? Ti a des sous ? Ontontion ! Ti touches à rien, walou ! Sinon j'appelle la police. F'hemt ? » - « Compris ! Que je lui ai répondu. » Il encaissa mes cinq francs, me rendit la monnaie, puis me tendit un ticket, le tout avec une succession de gestes lents. Comme pour ralentir son action afin de la diluer au maximum au cœur d'une matinée empreinte d'oisiveté. La dîme payée au gardien du lieu, et muni d'un billet d'accès, je pus pénétrer dans le bâtiment désert et silencieux. J'étais seul. Et j'allais le demeurer jusqu'à la fin de la visite.

Dans l'entrée, une immense toile représentait la prise de Constantine. Cette peinture ne pouvait avoir sa place que dans un musée ou un château tant ses proportions étaient immenses. On y voyait les troupes du roi Louis-Philippe s'élancer à l'assaut de la muraille qui avait été construite à l'endroit le plus vulnérable de la ville. Les soldats tentaient de pénétrer dans la cité assiégée par une brèche percée à coups de boulets. Des fumées légères s'élevaient de la ville. Des

corps académiquement ensanglantés jonchaient le terrain. Les officiers étaient figés dans des postures de conquérants. Cette scène de bataille s'était véritablement déroulée le 13 octobre 1837. C'était bien loin tout ça. Une autre époque, un autre siècle. J'avais peine à croire que ce combat s'était passé sur ce qui était devenue une place. La place dite de la Brèche que je parcourais quotidiennement.

C'est par la salle des Beaux-arts que j'ai commencé ma visite. Une succession de tableaux de tous formats étaient fixés aux cimaises. Surtout des vues de notre ville dont les peintres avaient voulu fixer l'originalité si pittoresque, sous des angles particuliers et en s'appuyant sur de puissants effets de lumière qui la transfiguraient. Il y avait également une toile d'Étienne Dinet qui représentait deux vieilles mauresques. Plus loin, étonnement ! Je découvris deux toiles peintes par Roger Debat, mon professeur de dessin : Une vue des ruines de Djemila et une vue des arcades romaine de Constantine. Ma jugeote d'enfant de onze ans en fut bouleversée. Pas à cause de l'effet pictural imprégné à ces deux œuvres, non, mais parce que jusqu'à cet instant, j'étais convaincu que seuls les artistes décédés pouvaient entrer au musée ! Tu es vivant, tu exposes dans les galeries. Tu es mort, tu entres au musée. La frontière, c'est la vie ! Désormais j'allais avoir une autre perception de mon professeur qui devint à mes yeux d'enfant une « grande personne importante » parce qu'il figurait déjà dans un musée !

Une partie de cette salle exposait une série de portraits de personnages du Second Empire. Des hommes et des femmes tout guindés dans des costumes d'un autre temps. En particulier un joli portrait de l'impératrice Eugénie, rescapé des nombreux changements de régimes. Ces figures séculaires me firent penser à quelqu'un. En effet, mes parents connaissaient une très vieille Constantinoise - quasi centenaire - dont

l'enfance avait connu l'époque des crinolines. Elle s'appelait madame Fournaux. Quand nous lui rendions visite au moment des vœux, à moi le gamin, « Mémé Fournaux » voulait toujours me donner un Napoléon pour mes étrennes du Nouvel An. Il faut comprendre qu'elle était restée fixée sur la monnaie de son enfance, comme nous le fûmes, nous, avec nos anciens francs ! Et elle m'offrait alors une pièce de cinq francs en argent à l'effigie de Napoléon III. Seulement, au moment de nous quitter, sur le pas de la porte, la fille de madame Fournaux récupérait le Napoléon et me l'échangeait contre un cinq franc en aluminium qui avait cours de nos jours. « Vous comprenez, s'excusait-elle, ma mère n'a plus la valeur des choses ! »

Ma déambulation me mena ensuite aux salles qui exposaient des objets préhistoriques. Les grottes du Vieux Rocher avaient été habitées dès l'aube de l'humanité. Un déballage d'outils en os et en pierre, de coups de poings en silex, et des reliefs de leurs chasses attestaient cette période. Ensuite, vint la partie des antiquités puniques, grecques et romaines. Surtout les romaines. La plus intéressante à mes yeux d'enfants. Et il y en avait des antiquités romaines à Constantine. Car il ne pouvait pas être donné un seul coup de pioche dans un chantier de la ville ou de ses environs, sans mettre au jour, qui une pièce de monnaie, qui une colonne tronquée, qui une inscription gravée sur une pierre. Une succession de salles exposait les plus belles pièces découvertes, collectées et inventoriées par la Société Archéologique de Constantine depuis sa création en 1853¹.

Dans la salle de numismatique, je découvris une pléthore de monnaies et de médailles frappées dans le bronze, l'or et l'argent. Je pus défiler devant l'ensemble des monarques qui

¹Il est possible de consulter par Internet, sur le site gallica.bnf.fr l'ensemble des recueils de la Société archéologique de Constantine.

avaient régné ou fait commerce en Afrique du Nord. Tous affichaient leurs profils, droits ou gauches, imberbes ou barbus, tête nue ou ceinte de lauriers. Passant des drachmes aux sesterces, des as aux deniers. Plus loin c'était un ensemble de bijoux anciens et d'objets quotidiens, comme des clés. Il y avait aussi une collection de lampes à huiles, la plupart en argile rouge, agrémentées de motifs multiples. Un paon faisant la roue, une tête de Méduse, un masque de tragédie, une danseuse avec une lyre à la main. Il y avait même des lampes avec la croix latine. Ces objets étaient exposés dans des vitrines basses. Tandis qu'adosés aux pieds des murs reposaient un entassement d'inscriptions latines et de bas-reliefs gravés sur des stèles, des cippes et des bases de monuments. Les sculpteurs contemporains de César, Auguste, Constantin et tous les autres, avaient fixé dans la pierre des instants de leur vie quotidienne. Je voyais un homme allongé sur un divan, avec devant lui une table et à ses côtés un jeune esclave s'occupant du service, ou un prêtre enveloppé d'une toge, ou un cavalier terrassant d'un coup de lance un guerrier.

Fabiola, Quo Vadis, Salomé, La Tunisie, ces péplums tournés à Cinecitta et projetés sur les écrans de Constantine reflétaient bien les authentiques scènes que je découvrais ici. Je déchiffrai sur les monuments funéraires les noms portés en ces temps là : Julius - Cécilia - Marcus - Claudius - Sergius - Lucia - Julia - Fausta. Certains avaient eu une longévité extraordinaire à l'en croire les ANNO VIXIT suivis d'un chiffre romain, témoignant de l'âge du décès : 90, 95, 83 ans pour les plus remarquables.

En contemplant tous ces vestiges exposés à ma portée, j'avais l'impression d'y déceler, malgré l'éloignement des siècles, l'écho lointain de Rome.

Dans les galeries desservant les salles étaient accrochées des mosaïques. Je fus ébahi devant l'une d'elles qui

représentait un homme - Hylas - enlevé par des femmes - les nymphes - ! Il s'en passait des drôles de choses dans l'Antiquité. De nos jours, dans les westerns c'étaient tantôt les cow-boys, tantôt les indiens qui enlevaient une femme, ou plusieurs femmes, selon le scénario ou le budget du film. « Faudra que je raconte ça aux copains, que j'ai pensé. »

Et puis je suis entré dans cette salle qui s'ouvrait à l'ouest du bâtiment. Derrière les fenêtres on apercevait le Lycée Laveran. C'est là, dans une vitrine située bien au centre de la pièce, que j'ai découvert celle que je pris pour la fée Clochette. La fée qui accompagne Peter Pan dans ses aventures. Il s'agissait d'une petite Victoire ailée en bronze. Elle mesurait à peine 26 centimètres de haut. Je me suis approché tout près. Un tête à tête inoubliable. Je l'ai trouvée belle, élégante, et comme c'était une Victoire ailée Aérienne. Une natte de ses cheveux ramenée autour du front lui faisait une couronne naturelle, encadrant son visage distingué. Bras nus, elle était vêtue d'une tunique plissée qui laissait deviner un soupçon de poitrine. À la taille, la tunique blousait autour d'une ceinture. Ensuite, au-dessous, elle était drapée dans une longue jupe plissée qui amplifiait le mouvement aérien de cette déesse céleste, dont les ailes étaient amplement déployées. Elle semblait voler dans l'espace tout en parcourant de la pointe des pieds un globe qui lui servait de piédestal. Le mouvement de ses deux bras, largement ouverts dans l'axe de la taille, lui imprimait une silhouette gracieuse. Ses mains semblaient appréhender quelque chose. D'après les historiens, dans l'antiquité, elles devaient saisir une couronne et une palme qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous.

Au pied de la statuette, un carton indiquait que c'était une Victoire ailée et expliquait qu'elle avait été découverte en 1855, au cours des travaux de transformation de la Casbah -

le point le plus haut du Vieux Rocher - en caserne. Avait-elle connu son heure de gloire, exposée à la vénération des foules, dans un temple du capitole de l'antique cité romaine. À l'époque où celle-ci s'appelait Cirta. Avant que l'empereur Maxence ne la détruise en 305. Ou bien apparut-elle en ces lieux après la reconstruction de la ville par Constantin, à partir de 313 ? Seule une coûteuse datation au carbone 14, pourrait nous donner son âge qui nous reste inconnu à ce jour.

Malgré cette découverte en ce matin de juin, celle qui me faisait penser à la fée Clochette, parce que je venais de voir le film Peter Pan de Walt Disney au cinéma ABC, ne m'était pas inconnue. Et pour cause, tous les Constantinois la connaissaient. Pardi ! C'est elle qui figurait au sommet du monument aux Morts de Constantine inauguré en 1930. C'est le sculpteur Joseph Ebstein, originaire de Batna, qui l'avait reproduite dans une copie grandiose. La Victoire dominait le monument aux Morts et le monument dominait Constantine. C'est pour cela que sa silhouette nous était familière.

Je ne sais plus combien de temps je suis resté à contempler cette statue, mais je sais qu'à un moment j'ai entendu mon cousin qui me sifflait. C'étaient les quatre notes de reconnaissance lancées par notre famille pour s'interpeller à distance dans la foule. Il était temps d'achever ma visite. Jean-Pierre avait fini ses parties de cartes. Il était déjà midi et temps d'aller déjeuner. Mais je n'en avais pas fini avec la fée Clochette.

À partir de 1975, lorsque j'ai entrepris d'écrire l'histoire des monuments rapatriés d'Algérie au moment de l'indépendance de 1962, j'ai lu une abondante littérature et consulté beaucoup de documentation autour de l'histoire de mon pays natal².

2 Monuments en exil, Edition de l'Atlanthrope, 1979

Un jour j'eus l'occasion de trouver chez un bouquiniste un cahier de la Société Archéologique de Constantine imprimé en 1868. Je redécouvris la Victoire ailée, reproduite sur la planche 27, avec sa description page 17, écrite par monsieur Cherbonneau, l'auteur du texte et membre de la Société archéologique. Il la trouvait: « ravissante et aérienne. Les traits ont une pureté idéale : la tête qui répond aux autres parties pour la distinction se dresse avec fierté ; et les membres, volume impondérable, semblent agir et se laissent glisser dans les régions éthérées, sous l'impulsion des ailes. C'est quelque chose au-dessus de la nature humaine, un être céleste, une déesse. » Il ne fut pas le seul à être séduit par la fée Clochette. Le guide Piesse et Joanne de 1887 la présente comme « un vrai chef-d'œuvre ». Le guide bleu de 1930 la trouve « charmante ».

Dès 1943, la Victoire ailée figure sur les insignes de la 3ème DIA (Division d'infanterie Algérienne) créée à Constantine. Puis, en 1953, elle est gravée sur un timbre des postes d'Algérie avec la mention « Œuvres sociales de l'Armée de Terre ».

Paris, mardi 27 mars 1979. Le manuscrit de Monuments en exil s'achève. Cet après midi, j'ai rendez-vous avec le sculpteur Paul Belmondo pour lui présenter mon travail. Je viens lui demander d'accepter de préfacier cet ouvrage. Paul Belmondo est né à Alger en 1898. Vers 1921, il a rejoint l'École des Beaux-arts de Paris. Et c'est dans la capitale qu'il a pu mener une carrière talentueuse. Il a toujours gardé des contacts chaleureux avec ses compatriotes.

À l'arrière d'un immeuble de l'avenue Denfert Rochereau, le Maître m'accueille avec une grande simplicité dans son atelier. Un bâtiment tout en rez-de-chaussée qui était autrefois une écurie. Il est revêtu d'une blouse blanche et porte la cravate. J'ai encore en mémoire le bleu limpide de ses yeux. Un regard

tout de douceur. Je garde aussi le souvenir de son abondante chevelure blanche, véritable panache.

Des toiles de différents formats, ainsi que des dessins simplement épinglés, décorent l'un des murs de l'atelier. Partout sur des tréteaux, des consoles et des guéridons, il y a un enchevêtrement de statues de différentes matières, plâtre, terre glaise, marbre. De différents gabarits, de différentes formes. Beaucoup de bustes, des têtes, des corps entiers, esquissés ébauchés, en voie d'achèvement, ou bien terminés. Des médaillons, des masques. Ici pas de créations torturées, pas d'impostures contemporaines. L'atelier de Paul Belmondo est le refuge d'une sculpture sereine à l'image du Maître. Il est incontestablement de la filiation de Pygmalion et de Phidias.

Paul Belmondo me fait asseoir près de lui dans l'un des fauteuils de l'atelier. Un voltaire, propre comme chacun le sait à une conversation confortable. Je déballe de mon porte-document le lourd dossier qui constitue mon manuscrit. Cet après-midi là, Paul Belmondo fut curieux de connaître la destinée des monuments autrefois dressés en Algérie. Il m'exprima qu'il était satisfait de savoir que ses œuvres étaient encore à l'abri à l'école des Beaux-arts d'Alger, où il avait œuvré. Il fut heureux d'apprendre que la Jeanne d'Arc d'Alger, due à Georges Halbout avait été sauvée. Il avait beaucoup fréquenté l'atelier de cet artiste dans les années 20.

Je m'aperçus qu'au fur et à mesure que je lui racontais l'histoire des monuments rapatriés, il voyait, lui, derrière chaque objet, l'artiste, le sculpteur, le confrère qu'il avait connu. « Ah !, celui-là, il travaillait jour et nuit, un véritable forçat ! Ah ! Cet autre, il avait un caractère épouvantable. Oh ! Lui, il trouvait l'inspiration dans la bibine. » Durant cette recherche, je n'avais vu que la sculpture en marbre, en bronze, qui avait été sauvée du vandalisme. Lui revoyait l'homme qui

avait créé l'œuvre. Car il connaissait la plupart des artistes contemporains. Il m'apprit qu'à l'époque de l'entre-deux-guerres, pour le monde de la statuaire, il y avait eu une période de travail intense, parce que chaque commune voulait son monument aux morts. Cela avait généré dans la corporation un mouvement d'entre-aide quand les sculpteurs les plus cotés, voyant les commandes s'accumuler, embauchèrent leurs confrères moins débordés pour les seconder. Quand je lui parlai du monument aux morts de Mondovi, village natal d'Albert Camus, la conversation dévia sur « notre » prix Nobel de littérature. Il me raconta qu'un jour, ici même, il avait eu la visite d'Albert Camus accompagné de son fils. Ce dernier était attiré par la sculpture et Camus cherchait des conseils pour guider son fils. Quand ils se quittèrent, Belmondo pour encourager le fils de Camus lui fit cadeau d'un ciseau de sculpteur ayant appartenu à Rodin.

Ayant découvert au fur et à mesure de notre conversation que mon ouvrage n'était pas politique, Paul Belmondo accepta le principe de m'écrire une préface. Préface qu'allait finaliser Janine de la Hogue, responsable de la fabrication du livre, quelques semaines après, en ayant rendez-vous ici même.

À un moment, la conversation bifurqua sur son fils Jean-Paul, le comédien. Il était fier de la réussite de son fils. S'il aimait assister aux premières, et le précédent gala avait été pour la sortie du film Flic ou voyou ; par contre, il était très angoissé quand il savait que Jean-Paul tournait des scènes de cascades. Il trouvait que son fils prenait trop de risques. Et c'était le cas en ce moment même pour le tournage à Venise du Guignolo qui sortirait l'année suivante.

Et puis surprise ...

Car au moment de se quitter, dans l'antichambre de l'atelier, je l'ai vue. Elle était là, la petite fée Clochette de mes

onze ans, posée au-dessus d'une armoire d'atelier, parmi d'autres sculptures de même taille ! Présente dans l'atelier de Paul Belmondo ! C'était une copie en plâtre de la Victoire ailée de Constantine qu'il possédait depuis très longtemps. Lui qui était passionné par l'art antique avait de l'admiration pour cette petite chose admirablement sculptée. Bien entendu la conversation rebondit autour de cette œuvre et je lui racontai les circonstances de ma rencontre avec l'original vingt-six ans auparavant, seul dans un musée désert. Il me confia qu'il désirait depuis longtemps faire un coulage en bronze à partir de cette copie en plâtre. Mais que, vu le prix excessif de l'opération, il fallait réaliser une dizaine de tirages pour que cela soit moins coûteux. Je lui dis que j'étais d'accord pour acquérir une copie en bronze. Puis nous nous quittâmes.

Le livre *Monuments en exil* sortit fin 1979 avec la préface de Paul Belmondo. Au début du mois de juillet 1980, celui-ci me téléphona pour me dire que le projet tenait toujours et que la liste des amateurs de la Victoire ailée était presque close. Il avait même trouvé, près de la rue de Rennes, dans le VI^e arrondissement, un fondeur susceptible d'entreprendre ce travail. Hélas, le premier Janvier 1982, Paul Belmondo décédait. Et son projet ne put aboutir.

Quelques années plus tard, j'ai trouvé dans une brocante, une carte postale éditée à l'occasion du premier jour d'émission du timbre où figure la Victoire ailée. La carte a été compostée à Constantine le 19 décembre 1953. Quelques mois après ma visite au musée. Un enfant seul dans un musée désert. Un face à face avec une jolie statuette antique. Imaginant qu'elle était la fée Clochette du roman de Peter Pan. Ce matin passé au musée fut incontestablement pour moi le lieu et l'instant d'une rencontre marquante qui fut à l'origine de mon goût pour la sculpture. Depuis, la carte postale du premier

jour d'émission du timbre est toujours restée épinglée sur le mur de mon bureau. Elle est entourée d'une photo aérienne de Constantine prise en 1960, et d'une photo de classe de l'école Diderot prise en 1953, l'année même de cette aventure.



Victoire ailée au musée de Constantine



Écrivain public

Une ville nommée regret

Jeanine de la Hogue

Un jour, sans raison apparente, une évidence s'est imposée à moi. Ma ville était un puzzle. Elle en a la rigueur et le mystère. Elle ne se dévoile pas d'un seul coup. Elle se construit par morceaux comme on construit un puzzle. Comme on fait un tri dans ses souvenirs. Une mémoire, c'est capricieux, subjectif. Pourquoi parler du beau pays perdu comme un pays de légende ? S'il est entré dans la légende, c'est que nous ne le portions pas vraiment en nous, que nous refusions ce qui pourrait ternir l'image idéale que nous voulons en garder. Nous avons épinglé dans notre mémoire ces images qui nous faisaient plaisir à garder.

En regardant la ville comme un puzzle à découvrir, c'est une manière de rappeler combien on l'aimait, jouer avec sa mémoire. La voir se dessiner, choisir les images chaleur, le soleil qui trouble la vue, le dessin si connu mais qu'il faut mettre au point, ajuster. Mettre en place le décor avant de choisir les morceaux du puzzle et chaque morceau, ensuite, trouve sa place.

Aussitôt s'impose un paysage, comme premier morceau, un panorama. Et là, c'est la mémoire qui guide l'esprit. Le choc de l'arrivée, d'une rue qui vient à vous sans qu'on s'y attende. Après une traversée sur une mer parfois peu clémente, c'est l'impression de rentrer chez soi, dans la chaleur et les odeurs, dans le bruit et les couleurs, en laissant venir à soi ce paysage

incomparable , qui se devine peu à peu par touches , comme pour un tableau.

Majestueuse et familière, la ville révèle ses maisons, les grandes, les petites, les carrées et les rondes, indistinctes dans le tableau et pourtant si différentes dans leur couleur faussement blanche.

On avait oublié la mer, si présente et qui se rappelle dès l'arrivée par le heurt du bateau contre le quai, subtil et déjà autoritaire. Et puis, on lève la tête et voilà un élément important du puzzle qui s'impose, le boulevard.

Le boulevard, le premier à enjambrer le front de mer, avec ses arcades élégantes et sa balustrade en métal. Ses entrepôts aux lourdes portes, où s'activent à construire des tonneaux, des hommes torse nu, brandissant de lourds maillets. Les portes où s'entassent des sacs de jute et leurs épices aux senteurs que l'on devine. Voilà cet élément du puzzle qui s'ajuste remarquablement à cet instant.

La foule du boulevard, celle des gens qui marchent et celle des figurants qui tournent le dos à la ville, s'accourent à la balustrade et qui regardent. Il y a toujours quelque chose à voir sur le port, des porteurs de lourds fardeaux qui se heurtent, s'insultent et tentent de récupérer leur bien, à travers le charroi incessant, des petits chats qui se rencontrent sur une planche vacillante, se flairent avec dédain et se quittent sans raison mais avec force. Et toujours les bateaux qui ne cessent d'arriver et de repartir dans la longue plainte des sirènes, comme un déchirement d'adieu.

Et puis, les jours de tempête, on guette les bateaux qui, sitôt le phare dépassé, commencent leur lente progression dansée et l'on pense aux passagers, ceux qui ne supportent pas la mauvaise mer, tout de suite allongés sur les chaises

longues ou sur les couchettes, et les autres, les habitués qui regardent la ville s'éloigner, fouettés par le vent et, déjà, par les embruns .

Déjà, à peine a-t-on quitté la mer que l'on souhaite la voir de plus haut. Dans cette ville on la voyait de différents endroits et l'on sait même que Le Corbusier, le célèbre architecte avait imaginé de la détruire en partie pour la faire voir de chaque coin de rue. L'idée avait été refusée par chance.

Il faut alors découvrir un autre morceau du puzzle, un endroit privilégié, une terrasse. Nous l'appelions le balcon, au milieu des fleurs et des oiseaux, la mer, la baie se découvrant brusquement. Devant l'admiration manifestée, on proposait toujours aux visiteurs de les amener encore plus haut. C'est un morceau, à la limite du puzzle, c'est un saut qui enjambe la ville, l'ignore pour l'instant. Laissant le boulevard et sa foule, il nous faut prendre de la hauteur pour mieux aller voir cette mer sans laquelle la ville ne saurait vivre.

Il s'agit de l'esplanade de Notre - Dame d'Afrique et sa Vierge noire. On peut y monter de différentes façons mais notre puzzle nous permet de flâner un peu. Nous reviendrons vers la ville et la quête de notre mémoire. Pour l'instant, il nous faut nous éloigner et monter. Cette route on doit aller la chercher assez loin. Elle commence par une montée entre des maisons, ma foi fort banales, mais qui, très vite prend un petit air campagnard.

A cette époque, déjà un peu lointaine, nous y montions en calèche, en corricolo. Au pas paisible du cheval, nous passions de la vie agitée et bruyante de la ville, au calme de la nature. Nous laissions en bas, sur la place, la chaleur, les odeurs de viande grillée, d'huile fumante, d'humanité en sueur et, peu à peu, venaient les parfums de la campagne. La terre sèche, le

bois qui brûle, la chèvre et l'asphodèle. Le vent dans les eucalyptus, la mère qui appelle longuement son enfant, le berger et sa flûte, les notes qui se perdent dans le silence. Les mille bruits de la ville nous parvenaient à chaque arrêt.

Car il fallait s'arrêter souvent. La côte était assez rude, le cheval vite fatigué et le cocher compatissant. La route bordée d'eucalyptus, suivait d'abord la vallée des Consuls (un souvenir du passé ?) puis le paysage se faisait plus aride, les maisons plus rares. Enfin, il n'y avait plus que la campagne, de petites collines coupées de ravins, des pentes pierreuses où s'accrochaient des aloès et les asphodèles et que tapissaient les lentisques.

La Vierge noire régnait sur l'un des contreforts arides d'une colline que l'on appelait le «père de la semence » tant elle avait été autrefois fertile. Mais avant d'atteindre la basilique il y avait une surprise merveilleuse, une oasis de bonheur. Une halte de beauté, de fraîcheur, une propriété de couleurs et de charme. Orangers, jasmins, géraniums, ces merveilleux géraniums rosats, à l'odeur douce et entêtante, envoûtante, des strelitzias, des aloès, des cyprès, des pins. Cette propriété appartenait à une authentique princesse d'Asie en exil, nous avait-on dit, et que l'on voyait souvent vêtue de noir, errer parmi les fleurs.

La princesse aimait beaucoup les enfants et elle nous invitait parfois à goûter. Elle donnait aussi plus solennelle, des réceptions et l'on y voyait les plus hautes personnalités de la ville. Nous, les enfants, avons la permission d'y venir un moment, le temps d'y faire une révérence à la princesse et d'y grignoter un gâteau.

Un dernier arrêt et puis on atteignait le village. Je ne sais qui l'avait nommé ainsi mais il est un fait qu'il s'appelait le Village

Céleste et que cela lui allait bien. Il y avait là une sorte de guinguette, un petit café champêtre qui se prolongeait par une terrasse couverte de bougainvillées, avec une pergola bleue, des chaises et des tables bleues et où l'on venait, les soirs d'été, prendre le frais en buvant du sirop d'orgeat. Parfois un violoniste ou un accordéoniste se trouvait là et faisait danser tard dans la nuit.

Je revois les lampes à acétylène accrochées dans les bougainvillées et il me semble encore en sentir l'odeur si particulière. Tous les enfants du village, perchés sur la balustrade et nous, parmi eux, on se bousculait à l'entrée du café pour voir, les yeux ronds, danser la valse ou la matchiche.

La princesse d'Asie ne venait jamais à la guinguette du Village Céleste. Peut-être attendait-elle que quelqu'un l'y invitât ? Puis un jour la princesse a disparu. J'aime à croire qu'elle a pu rejoindre son pays. La maison a fermé, le jardin est devenu sauvage. A nos yeux d'enfants, il était peut-être encore plus beau, toujours aussi coloré, parfumé et maintenant inaccessible!

De là il ne restait plus qu'à aller voir, de très haut, la rade, le port, la ville qui s'offraient. Mais aussi il fallait rendre hommage à la Vierge noire, après avoir admiré la vue. La ville étendue là, les vieux quartiers, la place du Cheval, le square, la grande Porte, le port, la grande rue qui traverse toute la ville en changeant plusieurs fois de nom et même les immeubles modernes si affreux mais qui n'arrivaient pas à détruire l'harmonie. La vue, moins intime, était plus grandiose qu'au balcon. On voyait les anciens quartiers, la carrière, la Consolation (qui devait être consolé et de quoi ?), les plages. Mais c'était surtout, un lieu de pèlerinage. On venait y prier la Vierge noire et dans un accès de ferveur, certains y montaient à genoux. Mais on y venait aussi simplement y méditer, s'y

reposer, y regarder la mer de haut comme pour mieux l'aimer, la mieux embrasser. Une véritable impression de survol ... Il fallait presque cette sécheresse, une certaine austérité, un dénuement pour aller ensuite prier la Vierge noire aux habits somptueux, entourée de tous ses ex-votos, témoins de centaines de témoignages de reconnaissances, essentiellement naufrages évités, dangers éloignés. Peu d'arbres, pas de fleurs. Peut-être était-ce cette rigueur, cette austérité qui rendait ce lieu si particulier. On aimait se réfugier dans la basilique où flottait une douce odeur d'encens, de cierges, à peine éteints et où l'on pouvait admirer les ex-votos, en forme de béquilles, les cœurs en argent, les yeux en émail et surtout, parmi d'autres bateaux, émouvants et naïfs, l'un d'eux si réaliste dont le patron s'était représenté, le visage tordu par l'angoisse, les yeux levés par l'espoir fou, vers le ciel. On allait alors se réfugier auprès de la Vierge au sourire mystérieux qui attirait à elle croyants et non croyants, confondus dans un même culte qui pouvait sembler parfois un peu païen mais aussi bien émouvant.

Au retour on empruntait une route plus directe malgré ses nombreux lacets, qui nous replongeait bien vite dans l'agitation de la ville que l'on avait un temps oubliée. Là nous retrouvions le boulevard. Vers l'ouest, il avait franchi la porte du Ruisseau pour aller rejoindre un faubourg qui, à l'époque, n'était connu que par sa carrière et qui, depuis, a en quelque sorte incarné des pages d'histoire, grâce en partie à son carrefour célèbre les Trois Horloges. De la carrière on avait tiré la plupart des pierres qui ont servi à construire bien des maisons de la ville.

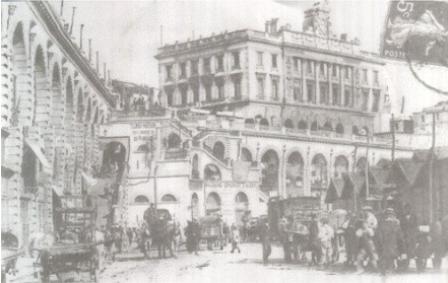
Sur son chemin, et c'est un morceau important de mon puzzle, il y avait une place que l'on appelait familièrement le square. On y avait planté des arbres, des ficus je crois, qui pour

une raison mystérieuse, étaient le refuge de milliers d'oiseaux. L'aube et le crépuscule, ces moments fugitifs d'une beauté extrême, étaient l'instant de paroxysme des cris de ces oiseaux. Cela en devenait même angoissant, comme un présage de cataclysme. Le bruit, aigu, de ces milliers d'oiseaux était si fort qu'il couvrait le fracas des voitures sur le pavé, le trot des chevaux, le roulement des trams sur leur rail. Le mot pépiement était devenu pour moi synonyme de vacarme.

Mais ce square, était pour les enfants, source de particulières délices avec sa troupe de petits ânes. Je ne sais à quelle époque ils ont fait leur apparition dans le square mais je les ai toujours connus. Il me semble encore sentir cette odeur si particulière, crottin, urine, sueur, odeur qui faisait froncer le nez délicat de nos mères mais qui nous enchantait lorsque nous trottions le long des allées.

C'est un bon morceau de mon puzzle ce square et viennent à moi aussitôt les rues qui le relient à la place.

Mais nous allons refermer le puzzle pour ce jour. Ce sera pour la prochaine fois si vous le voulez bien.....



Le port d'Algier



Musique des zouaves à Alger



Automne à Alger



Alger - Vue aérienne



A propos du film *Ce que le jour doit à la nuit* d'Alexandre Arcady

Alexandre Arcady et Yasmina Khadra

Voici un texte qui nous a été envoyé par Alexandre Arcady. Il a mis en scène le livre de Yasmina Khadra *Ce que le jour doit à la nuit*. Le texte est une sorte de dialogue entre Alexandre Arcady, le réalisateur et Yasmina Khadra, l'auteur du livre. Il nous a semblé intéressant d'en donner des passages principaux qui montrent bien cette rencontre entre deux personnes libres. A propos d'une histoire que beaucoup ont vécue.



Alexandre Arcady



Yasmina Khadra

Alexandre Arcady - Le sujet de ce nouveau roman ne pouvait que m'interpeller. Il s'agissait de l'Algérie et du destin « incroyable » d'un petit garçon « Younes » devenu « Jonas »,

dans l'Algérie française des années 40 à 62. L'histoire d'une vie et d'un amour impossible...

J'ai passé trois jours à dévorer ce roman. J'étais totalement transporté. Je me sentais tellement en osmose avec cette histoire que j'avais l'impression que ce livre était arrivé comme le destin, et que si j'avais fait du cinéma, c'était pour porter à l'écran un tel sujet. Il me semblait que tout mon apprentissage, toute mon expérience de cinéaste étaient tendus dans l'attente inconsciente d'un roman comme celui-là, celui d'un auteur algérien faisant fi des a priori, racontant cette Algérie, cette terre qui est ma terre natale, dans l'apaisement, dans la fraternité. Cette histoire d'amour incroyable nous projette vers des images inouïes de symbolisme. Comme si Émilie, cette jolie fille, représentait la France et Younes, ce bel Arabe, l'Algérie. Entre ces deux pays, ça a toujours été un amour fou et passionné. J'ai été happé, capté, subjugué, décontenancé, j'étais dans un état d'excitation que je n'avais jamais connu. J'ai cherché à rencontrer Yasmina Khadra pour lui dire combien j'étais désireux d'adapter son roman, combien je sentais que c'était moi, et personne d'autre qui devait faire ce film.

Yasmina Khadra - Mon histoire lui allait comme un beau vêtement. C'était son histoire, à lui aussi. Il lui importait de la partager avec les autres à travers son propre travail de cinéaste. Il était évident pour moi de lui dire oui. Et tout de suite, les choses ont commencé à se mettre en place. Bien sûr, il y a eu des réactions épidermiques, des détracteurs qui criaient au scandale à l'union contre-nature. Alors, j'ai dit tant pis. Je suis un Bédouin. Chez nous, quand on donne sa parole, aucun ouragan ne pourrait l'émietter ou la dévier.

Une telle histoire de réconciliation, ce n'est pas si courant dans la littérature algérienne...

Y.K. - Le roman a été tout de suite épuisé et les critiques ont été excellentes. Je ne sais pas si j'ai cherché la réconciliation. Je voulais tout simplement parler d'une époque telle qu'elle fut, avec ses hauts et ses bas, son côté obscur et ses joies. J'ai écrit un livre pour les Algériens d'hier et d'aujourd'hui, des Algériens que j'aime malgré leurs défauts. Pour moi, être écrivain c'est être utile à quelque chose. Et on ne peut pas être plus utile qu'en essayant de cautériser les blessures restées ouvertes un peu impunément. J'ai voulu offrir aux Algériens un livre capable de les rassembler, de les aider à surmonter les traumatismes de l'Histoire. Ce livre est à mon image (je suis un être d'amour; je n'ai jamais fait de tort à personne). Toute ma vie, j'ai cherché à aimer, y compris là où l'aversion officie sans vergogne. Je suis ainsi fait. Pour rien au monde je ne changerais. Je crois que mon amour a triomphé dans ce roman. La preuve, il a touché différentes communautés.

Dans le livre et donc aussi dans le film, ce qui est frappant - et plutôt rare en ce qui concerne la guerre d'Algérie - c'est que l'histoire romanesque l'emporte sur l'Histoire tout court...

Y.K. - C'est la petite histoire qui a raison et pas l'Histoire avec un grand H ! Dans la petite histoire, nous sommes des héros, les héros de nos prouesses et de nos désillusions. Dans la grande Histoire, nous ne sommes que des figurants, des otages, des victimes, des anonymes.

A.A. - Je n'avais eu en tête qu'une seule chose : ne pas trahir sa confiance, ne pas trahir son livre. Le scénario d'un film n'est qu'une longue marche vers un point culminant. Une fois qu'on a démarré, il faut que ça avance, que ça avance... Et puis, il y a des choses qu'on accepte dans le roman et pas au cinéma.

Y.K. — L'image, c'est vrai, est arbitraire mais elle impose plus de réalisme.

A.A. - Dans l'évocation de la vie de Younes/Jonas, on a supprimé une époque. Au lieu d'en avoir quatre, on n'en a eu que trois : 10 ans, 20 ans et 70 ans. Il y a comme ça des choses nécessaires dans l'écriture cinématographique... Après, ce sont des questions d'appréciation, de cohérence, de facilité de compréhension... On a ainsi fait un seul personnage d'Émilie et de la petite fille que Younes rencontrait à Oran. Ça justifiait le fait que les copains de Younes ne la connaissent pas et ça augmentait le romanesque... On a aussi imaginé une seule famille de colons très riches parce que ça facilitait l'identification. En revanche, on a préservé et privilégié les copains, ainsi qu'Émilie, Isabelle, l'oncle pharmacien, sa femme, qu'on a rebaptisée Madeleine. Germaine nous semblait trop désuet... Tous ces personnages sont le sel et le cœur du roman. Pour moi, c'était comme avoir une matière première dans laquelle je pouvais puiser à volonté. Pour l'auteur, c'est vrai, ce ne doit pas être évident de nous voir prendre toutes ces libertés, il ne peut que se sentir dépossédé à un moment donné. L'important, encore une fois, c'est que l'histoire qu'on raconte soit cohérente et quelle soit fidèle à l'esprit de l'œuvre littéraire.

A.A. — Si mon désir a toujours été d'être absolument respectueux des intentions de Yasmina, il nous fallait trouver des fulgurances cinématographiques et donc sacrifier un certain nombre d'éléments romanesques du livre. Et lorsque Yasmina a lu les premières moutures qu'on lui a données, on ne peut pas dire en effet qu'il a été dans l'adhésion immédiate ! Je comprends combien ça peut être douloureux pour un auteur de voir son œuvre modifiée. C'est une étape difficile pour un écrivain. D'autant qu'on ne peut pas tout expliquer dans un

scénario. Un film, c'est un autre voyage, un autre univers, une autre manière de mener le récit, une autre écriture, une autre énergie...

Y.K. — Je pensais que mes mauvaises expériences avec le cinéma me rattrapaient et je ne tenais pas à m'infliger des angoisses supplémentaires. Après tout, ce sera le film d'Alexandre. Moi, j'ai mon roman. On jugera le film. On dira qu'Alexandre a été génial ou bien qu'il a été malhabile. En même temps, c'est mon roman qu'on adaptait. C'était un moment troublant. Pour m'épargner des épreuves inutiles, j'ai décidé de ne plus m'occuper du film. Je n'ai pas voulu aller sur le tournage, ni savoir comment ça se passait... Et quand Alexandre m'a invité à une projection restreinte (le film encore sur la table de montage), j'avoue que j'étais loin de m'attendre à un tel résultat. A la fin, j'étais en larmes. Complètement conquis.

A.A. — Si j'ai fait du cinéma jusqu'à maintenant c'était dans l'attente d'un passage de relais. Et ce n'est pas une formule, c'est véritablement ce que j'ai ressenti. Le roman m'a donné autre chose aussi — et je n'en avais pas conscience au départ, je n'en ai perçu l'importance qu'au fur et à mesure du tournage : la possibilité de faire un film sur la jeunesse. Ce que le jour doit à la nuit est en effet un roman qui parle de la jeunesse, un roman sur la jeunesse, un roman sur des jeunes gens et des jeunes filles qui sont à l'orée de leur vie, pour lesquels tout est possible, auxquels tout va arriver : l'amour, la passion, la mort, la tristesse, la tragédie... Jusqu'à maintenant, on racontait — moi compris — la génération des parents, pas celle de ces jeunes gens qui avaient 20 ans dans les années 50 et qui vivaient dans une autre région de France comme on vivait alors en Corse, en Bretagne, en Provence...

Avec des codes, des façons d'être et une certaine insouciance. Le mot insouciance a beaucoup joué dans l'histoire de l'Algérie. Est-ce le pays qui le voulait ? Est-ce l'histoire de ce pays ? Est-ce l'époque ?

Y.K. - L'insouciance et aussi l'honneur. Ce livre n'est pas qu'un livre d'amour, c'est le roman de l'honneur. L'honneur du père, l'honneur de l'oncle, l'honneur de Younes qui tient sa parole au détriment de son bonheur, l'honneur d'Émilie qui ne comprend pas pourquoi elle fait l'objet d'un tel rejet, l'honneur de Jean-Christophe qui s'engage parce qu'il a été trahi, l'honneur de Djelloul qui combat pour la dignité de son peuple... C'était ça, l'Algérie de l'époque... J'ai voulu rejoindre ces gens-là, vivre avec eux, sans exclusion aucune, sinon cela aurait été un déni de soi. Et on ne peut rien construire avec la cendre... J'espère que le film contribuera à assainir les mentalités. Tous les peuples du monde n'aspirent qu'à une chose, vivre dans la quiétude et ne plus avoir à envoyer leurs enfants au casse-pipe.

Il n'y a de maturité que dans le partage. Dans la scène finale, il y a comme une nostalgie...

A.A. — Il y a toujours une certaine nostalgie à évoquer la jeunesse. Sauf que là, hormis cet épilogue, on raconte l'histoire au présent. C'est un film dans le mouvement, dans la pulsion, dans la vie, dans la vérité, dans l'émotion et dans l'amour. On y voit des gens qui s'aiment, qui s'affrontent, qui rêvent, qui vivent en un mot. .

Y.K. — Et ça, c'est une découverte.

Il y a dans le film une grande attention portée à la lumière...

A.A. — C'est l'une des choses, en effet, qui me paraissait importante. Avec Gilles Henry, le directeur de la photo, je

voulais mettre en évidence le titre : le jour et la nuit. Le soleil et l'ombre. A chaque fois qu'on a placé la caméra, on cherchait cette part d'ombre et cette part de lumière. On a porté aussi, bien sûr, beaucoup d'attention aux décors, à la reconstitution d'époque. Tony Egry qui, en dehors d'être mon frère et de m'avoir accompagné dans tous mes films, connaît évidemment l'Algérie, a fait un travail remarquable. J'étais dans une confiance totale, je savais comment il allait me redonner ce ressenti et ce petit supplément d'âme indispensables. Comme cette idée de mettre dans les rues du village un matelassier - j'avais oublié ce métier... Le décor n'était pas évident à réaliser - on passe de 1940 à 1962 - mais, par petites touches, il a su accompagner l'évolution du village, de ses magasins, de ses rues, de ses enseignes... Il a mis beaucoup de doigté dans cette reconstitution. Je dois aussi donner un grand coup de chapeau au costumier, Eric Perron. Il y avait des milliers de figurants (15 000) à transformer tous les jours ! Sous la houlette du premier assistant, Pascal Meynier, tous avaient la même volonté de faire vivre continuellement ce village dans la vérité d'une époque. C'était capital pour que ça fonctionne, pour qu'on y croie. Et je ne parle pas des animaux ! Les chevaux, les poules, les chiens, les chats, les moutons, les chèvres... Il y avait des régisseurs d'animaux en permanence et aussi des régisseurs de voitures. Il nous a fallu trouver des véhicules de toutes les époques. La grande difficulté c'était les bus des années 50. On en a trouvé dans un musée !



La maison d'Albert Camus dans son village natal est sauvée !

Denis Fadda

Denis Fadda, président du Clan, nous fait part d'une nouvelle qui réjouira tous les amis de Camus

Albert Camus est né à Mondovi (aujourd'hui Dréan), à quelques kilomètres de Bône/Annaba. La maison dans laquelle il a vécu sa première enfance y subsiste toujours. Une maison très pauvre, bien fragile, qui était menacée par l'extension de la zone sidérurgique et industrielle très proche. Depuis plusieurs années, avec l'Association de Coopération et de Liaison France-Afrique, nous plaidions auprès des pouvoirs publics et dans les milieux universitaires (voir ci-joint le texte d'une brève communication présentée sur ce point dans un colloque sur Camus en 2007) pour que cette maison fût sauvée. C'est chose faite !

Au cours d'une cérémonie qui s'est déroulée le 23 janvier 2012, en présence de l'Ambassadeur de France, a été dévoilée la plaque apposée sur la façade de la demeure du Prix Nobel de Littérature¹.

¹ le texte qu'il avait été suggéré d'inscrire sur la plaque se lisait comme suit:

**ICI VECUT
ALBERT CAMUS
PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE
NE EN CETTE COMMUNE LE 7 NOVEMBRE 1913**

On parle beaucoup de Camus actuellement en Algérie, pas toujours en bien certes, mais souvent avec fierté. Il est intéressant de noter que dans un article paru dans le quotidien "*l'Est*" du 16 décembre 2009, un journaliste écrivait "nous devons tout faire pour que l'auteur de "L'Etranger" retrouve sa terre natale". Aujourd'hui, d'une certaine façon, il la retrouve. Restaurée, la maison de Mondovi/Dréan pourrait devenir un musée qui lui serait dédié.

Mondovi de Camus

Dans cette belle plaine de Bône, aujourd'hui appelée Annaba, là où les orangers et les vignes côtoyaient les champs de tabac, à quelque 20 kilomètres au Sud de la capitale de l'Est algérien, un village charmant aux modestes maisons basses, Mondovi, que l'on aperçoit du clocher de la Basilique d'Hippone; Hippone où a si longtemps vécu l'esprit universel qu'était Saint Augustin. C'est là qu'est né Albert Camus...

Et j'aime à imaginer, aujourd'hui, la conversation de ces deux hommes, de ces deux grands Africains quelques kilomètres ...et une quinzaine de siècles ont séparés durant leur vie terrestre. Conversation d'ailleurs d'une certaine façon commencée lorsque Camus - peut-être caressé dans son berceau par l'ombre de la Basilique d'Hippo Regius, depuis peu consacrée - traitait, comme sujet de mémoire de Diplôme d'Etudes Supérieures, « Les rapports de l'hellénisme et du christianisme à travers les œuvres de Plotin et de Saint Augustin ».

C'est donc à Mondovi, et non à Alger, comme on le lit si souvent, qu'est né Albert Camus, le 7 novembre 1913 ; second enfant de Lucien Camus et de Catherine Sintes.

Le village a emprunté son nom à cette petite ville d'Italie, située à une soixantaine de kilomètres de Savone et de la Riviera, à l'histoire non négligeable mais rendue célèbre par Bonaparte qui, le 21 avril 1796, y a vaincu les Piémontais.

Il a été peuplé, à sa fondation, en décembre 1848, par des hommes et des femmes qu'un convoi, le 11^{ème}, parti du quai de Bercy, avait amenés de Paris.

A l'époque où Camus y naît, le village se dédie principalement, sur une terre difficile, à la culture de la vigne qui se pratique sur quelques domaines, dont celui de Saint-Paul, Saint-Paul Chaubard, où travaillera Lucien Camus jusqu'à son départ pour le front où, durant la bataille de la Marne, en 1914, il perdra la vie.

Regroupée autour de l'église, la population du village compte principalement des viticulteurs, des vigneron et des artisans, des forgerons surtout, et l'on peut être certain que le chant de l'enclume a été l'un des plus familiers aux oreilles du jeune Camus.

Aujourd'hui, Mondovi, que les gens de Bône/Annaba et de la plaine appellent toujours de ce nom, mais qui, officiellement, est désigné sous le nom de ce camp romain, Dréan, qui se situait à 7 km au Nord-Est du village, abrite, heureusement, toujours la maison où a vécu l'auteur de « la Peste » et du « Mythe de Sisyphe ». Une pauvre maison, bien fragile, qu'un bulldozer, un boteur, pourrait faire disparaître d'une seule pelletée.

Nous devons sauver cette maison.

Avec quelques amis, nous avons pris l'initiative de demander son classement - afin d'éviter tout risque de destruction dans cette région qui se développe rapidement - sa restauration, et

l'apposition d'une plaque qui viendrait rappeler aux passants qu'en cette humble demeure a vécu un grand homme qui a profondément aimé sa terre et ceux qui la peuplaient.



Lyautey

Textes choisis par Marie-Claire Micouleau-Sicault

Le maréchal Lyautey était un homme étonnant à bien des égards. Ceux qui l'ont connu nous ont livré quelques anecdotes marquantes. Marie-Claire Micouleau dont le père, le docteur Sicault a été directeur de la santé au Maroc a réuni quelques textes intéressants que nous donnons ici.

Extrait d'un discours prononcé aux journées médicales de Paris en 1948 par M. le docteur C. Sicault, Directeur de la santé et de la famille au Maroc

« Je n'avais pas fait deux heures de route, disait Lyautey, qu'il me fallait faire demi-tour. Je me vidais à vue d'œil. C'était la bonne bilieuse (complication du paludisme se portant sur les reins ; Extrêmement grave, elle sévissait dans les confins du sud oranais). Pendant six jours on me regarda comme perdu. Je n'avais aucune illusion. Depuis le début, l'inexorable bilieuse hématurique nous décimait, ne ratant guère son homme. Je jugeais que c'était mon tour et pris toutes mes dispositions en conséquence. Du reste, eussé-je eu des illusions, que les réflexions entendues à travers ma toile de tente et la tête de mes fidèles ne m'en eussent laissé aucune.

« Je trouvais d'ailleurs très chic d'être enterré dans un drapeau tricolore, sur le flanc du massif où je venais de le planter pour la première fois, et de consacrer ainsi notre installation sur ce sol. Il n'y avait pas de médecin ... Quand au

bout de six jours, arriva un médecin racolé par émissaire ... C'était le Docteur Condé qui, prévenu à Maintirano par l'optique, avait à tout hasard accroché son violon à la filanzane(chaise à porteur d'origine malgache) , et jamais je n'oublierai la paix et la douceur dans lesquelles, après qu'il eut avec les plus minutieuses précautions transporté mon lit de camp sur un plateau plus aéré et moins infecté que notre campement, je l'écoutais me jouer le menuet de Boccherini... Quel contraste entre le calme et la douceur de ce tableau virgilien et cette avidité d'action que venait de montrer Lyautey un peu plus tôt :Il continuait ainsi :« Je me sentais né pour créer et je crée, pour commander et je commande, pour réunir des idées, des projets et j'en remue à la pelle ... »

Dans toutes les directives du proconsul: « animal d'action et qui a besoin pour être heureux d'une énorme ration de faits, de décisions et de matière humaine à broyer ... apparaîtra, non plus cette alternance due à la maladie, mais une association permanente de spiritualité et d'action. Ce sera la politique d'audace: « On s'endette, on risque, on engage; on ne craint pas de se compromettre, mais avant tout on crée l'outillage d'action. Je ne conçois le commandement que sous une forme directe et personnelle de la présence sur place, de la tournée incessante et de la recherche de l'âme et du cœur. »

Il a suffi d'entendre Lyautey Commandant en Indochine, Colonel à Madagascar, Général en Oranie, pour qu'apparaissent les lignes directrices de ce que serait la politique de santé au Maroc.

La hiérarchie des urgences est établie par un chef unique, responsable, qui élabore la doctrine dans le cadre de la pensée lyautéenne. L'action est décentralisée pour être efficace; les plus larges initiatives sont laissées à l'échelon régional (de là les médecins-chefs de région). En tribu, le groupe sanitaire

mobile va au-devant des populations jusque dans les zones de dissidence. Centre de santé en marche, dirions-nous aujourd'hui, vaccinant, soignant, apprivoisant les populations ...
Action - Présence.

Mais il faut pour ce programme que le médecin soit non seulement thaumaturge ou thérapeute mais celui dont le regard dissipe l'inquiétude et conquiert les âmes ...

C'est ainsi qu'en un temps record des équipes enthousiastes ont transformé un pays ravagé par les épidémies, assaini des agglomérations humaines qui fourmillent dans des conditions d'insalubrité qui défient toute mesure d'hygiène. Les épidémies ont disparu progressivement, une assistance gratuite au malade a été créée dans tout le Maroc, une organisation prophylactique mise en place, et les voies de l'avenir tracées. Mais le médecin n'oublierait jamais qu'il n'est pas seulement l'homme d'une technique, mais celui qui assiste, qui apporte sa sympathie ...

Il se créera au Maroc une tradition: « Le Général et son éminent collaborateur Colombani nous avaient ensorcelés et inculqué une passion pour l'action médico-sociale en ce pays » selon le docteur Christiani , pionnier de la médecine lyautéenne . Tradition dont se réclameraient ceux qui ont eu l'honneur de servir sous ses ordres et les disciples de ses disciples.

Car si les hommes passent, l'esprit demeure Et ce serait le plus beau titre de gloire de cette médecine de bled qui s'enorgueillit au Maroc de tant de citations au front des colonnes, de sacrifices au front des épidémies, de dévouements obscurs et de renoncements dans un siècle teinté de matérialisme, que d'avoir reçu ses lettres de noblesse de Lyautey.

Voici un exemple typique de cette force de caractère si particulière à Lyautey qui se voulait toujours digne et courageux à l'image de l'officier exemplaire.

C'était en 1923. Le Résident Général, revenant de la conférence d'Alger, rentrait à Rabat. Mais en cours de route, entre Oujda et Taza, il fut pris d'une violente crise hépatique qu'aggravaient les cahots de l'automobile. Devant ses souffrances et la gravité de son état, je lui déclarai qu'il fallait absolument s'arrêter à Taza pour y attendre la fin de la crise, dans une immobilisation complète.

« Jamais de la vie, me répondit-il, continuons sur Fès ».

J'insistai, je suppliai. Je ne cachai pas au Maréchal que sa vie était en danger et qu'une péritonite était à craindre. Mais on ne résistait pas à une injonction de Lyautey et il fallut absorber 120 kilomètres qui, parcourus en sept interminables heures, furent angoissantes, malgré la morphine, pour l'illustre malade et un véritable calvaire pour le malheureux médecin !

Enfin on arrive à Fès et, installé dans sa chambre du palais du Boujeloud, le Maréchal, un peu calmé, m'interpelle :

- Eh bien, tu vois, mon pauvre Toubib, nous sommes à Fès et je suis vivant!

- Sans doute, Monsieur le Maréchal, répondis-je, mais nous venons de commettre une imprudence impardonnable et je peux vous déclarer maintenant que vous aviez neuf chances sur dix de mourir dans le trajet. Pourquoi donc ne pas vous être arrêté à Taza ?

- Alors, tu ne comprends pas, vraiment tu ne comprends pas ?

Et de sa voix rauque, se raidissant encore contre la douleur:
« Tu ne comprends pas qu'un Lyautey ne pouvait pas claquer à Taza ! Un Lyautey ne peut mourir qu'à Fès, ville impériale! »

Mot bien caractéristique à la fois du splendide orgueil qui l'habitait et de sa préoccupation constante, même devant la mort, de conserver son prestige - prestige de la France - aux yeux des populations marocaines pour lesquelles il était et devait demeurer « l'ami de l'Islam » ...

Les frères Tharaud ont écrit : « Réfléchissez un instant, je vous prie, à tout ce que représente cette étonnante cérémonie de Boujeloud : des musulmans qui se rassemblent sous la chambre d'un infidèle pour appeler sur lui la bénédiction d'Allah ! »

Quand cette prière fut terminée, le plus vieux des oulémas de la mosquée de Moulay-Idriss, soutenu par deux nègres athlétiques, monta l'escalier qui menait à la chambre du malade.

Nous étions le docteur Morras, médecin personnel du Maréchal, et moi, à son chevet. Il venait de s'entretenir à ce moment avec Mgr Danet, vicaire apostolique du Maroc, accouru de Rabat.

En notre présence, le vieil ouléma offrit à Lyautey deux gros cierges qu'il alluma, et, dans un vase d'argent, de l'eau du puits sacré de Moulay-Idriss, cette eau sainte à laquelle les musulmans accordent un pouvoir miraculeux. Et, s'inclinant devant lui, le vénérable chef de la confrérie lui dit :

- J'espère, Monsieur le Maréchal, qu'après votre guérison, votre première visite sera pour Moulay-Idriss, notre sainte mosquée.

A quoi Lyautey répondit : - Je vous la promets, mais elle sera ma seconde visite, car la première sera pour l'église des Franciscains, sanctuaire de ma foi chrétienne.

Le vieillard s'inclina, en prononçant des paroles de bénédiction.

Cette réponse, qui peut paraître singulière à qui ne connaît pas l'esprit religieux de l'Islam, avait au contraire une valeur psychologique profonde, car elle affirmait la prééminence de la foi chrétienne du Maréchal sur le respect qu'il témoignait à la religion marocaine. Et une telle affirmation de nos sentiments religieux traditionnels prenait une importance capitale dans un pays où l'athéisme, sous quelque forme qu'il se présente, est considéré comme une monstruosité.

Une rencontre entre Lyautey et le père de Foucauld, à Beni-Abbes

La messe du 6 Janvier 1906, un souvenir émouvant rapporté par le docteur J. Colombani, premier directeur de la Santé au Maroc

« C'est à Aïn Sefra, en 1905, que je rencontrai pour la première fois le Général Lyautey, que la perspicacité du Gouverneur Général Jonnart avait placé dans cette région délicate des confins algéro-marocains où il sut marquer de suite sa maîtrise par des succès dont le retentissement dépassa rapidement les limites de son commandement ...

Le jeune brigadier m'accueillit, ainsi que mes compagnons de voyage, avec cette simplicité de grand seigneur qui n'était pas un des moindres charmes de sa séduction.

Nous étions favorablement prévenus en sa faveur, certes, mais nous fûmes subjugués!

Et j'appris ce jour-là - au cours d'une étincelante évocation du Tonkin et de Madagascar - non sans quelque fierté professionnelle -, le rôle capital que Lyautey attribuait au médecin comme auxiliaire immédiat de sa politique coloniale. Et aussi, l'affection fidèle qu'il témoignait à ce collaborateur en raison des bienfaits qu'il en avait reçus dès une enfance qui fut

délicate, et, à plusieurs reprises, au cours d'une vie militaire déjà si bien remplie ...

C'est à ce moment que j'allais devoir à Lyautey un des plus émouvants souvenirs de ma vie. Ayant poussé avec lui jusqu'à Colomb-Béchar après un arrêt à Beni Ouinif de Figuig où je fis la connaissance du capitaine Pariel et du Docteur Guichard, deux futurs Marocains de la grande équipe, le Général me proposa de m'emmener à Beni-Abbès, un de nos postes présahariens avancés où je savais retrouver son chef, mon ami le capitaine Cottenest : 160 kilomètres de piste en automitrailleuse, randonnée plutôt pénible malgré le sac bourré de paille qui nous servait de siège. Mais quel merveilleux voyage, dans une ambiance déjà printanière, le long de la Zousfana puis de la Saoura !

Arrivés à, la tombée du jour à Beni-Abbès, dans la joie de la venue du «Patron», nous allons dîner à la popote où nous amène Cottenest, ce pur officier saharien qui devait tomber à Verdun treize ans plus tard ... Nous y retrouvons tous les officiers du poste, mais aussi un religieux en robe blanche portant sur sa coule (vêtement monastique) , un Sacré- Cœur rouge; Lyautey lui serre les mains avec effusion.

Présentation : le Père de Foucauld ! Ma surprise émue est grande de retrouver ici, sous cette inattendue robe monacale, l'explorateur déjà célèbre par sa relation de *L'Itinéraire du Maroc*, accompli sous la défroque de l'ami du Juif Mardochée, l'explorateur auquel la Société de Géographie de Paris avait décerné sa grande médaille d'or.

« Notre aumônier », me dit Cottenest. « Non, un simple ermite de passage » répond le Père. Le dîner fut très gai; Lyautey, ravi de cette ambiance de jeunesse qu'il aimait tant, avait retrouvé sa verve de sous-lieutenant. On mit au dessert des cylindres sur un gramophone déjà bien fatigué qui nous

nasilla quelques chansons montmartroises assez risquées. Je regardais le Père. Il souriait et promenait un regard profond et paternel sur toutes ces jeunes têtes. Minuit sonna. « Nous allons accompagner le Père. » dit le général. Nous grimpons un petit mamelon et nous voici à la *Frégate*, cette maison allongée en torchis et à toit de palmes, chapelle et demeure du Père. « Nous avons voulu lui donner un lit de camp, nous dit un officier. Rien à faire. Il couche sur une vieille natte comme un mesquine. » Nous lui serrons la main. « A demain matin pour la messe, Mon Général, c'est dimanche ».

Nous redescendons vers le bordj. Une petite cloche sonne: « Le Père va commencer son travail, me dit Cottenest, c'est l'appel tous les soirs, de ses amis. Pendant plusieurs heures vont affluer les miséreux sahariens, hommes et femmes. Il leur donne de la farine d'orge, des dattes, des sous, du lait condensé pour les gosses (celui qui lui est destiné, bien entendu). Aux femmes, des écheveaux de laine et des aiguilles à tricoter, car il a appris à ces primitives à fabriquer tant bien que mal des tricots pour les tout- petits.

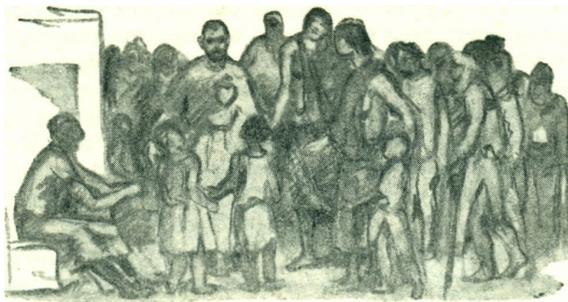


Illustration François Bellenot

Le lendemain, dimanche 6 janvier, à 7 heures, tout le monde est là, Lyautey en tête. Et c'est la messe du Père Charles de Jésus : un autel en bois de caisses, des chandeliers en fer

blanc, un visage du Christ peint innocemment sur un carré de calicot! Nous avions les pieds dans le sable. Nous regardions l'officiant. Il était transfiguré, et ne semblait plus toucher terre. Consommé par lui dans ce misérable décor, le Saint- Sacrifice était bouleversant de grandeur et nous nous sentions l'âme des premiers chrétiens dans les catacombes romaines ...

Nous rentrâmes au bordj, sans pouvoir prononcer une parole. Lyautey cependant rompt le silence : « Tout de même, on est fier d'être chrétien quand on a vécu une heure pareille ! » Plusieurs d'entre nous avaient les yeux pleins de larmes ...

Je regagnai Oran le surlendemain, ce souvenir de Beni-Abbès profondément gravé dans ma mémoire et dans mon cœur ! Il y est encore, comme au premier jour.

Autre témoignage de l'intérêt porté par le maréchal au médecin, fut-il de base.

L'action de présence d'un Lyautey s'affirmait, non par le contact rapide et distant d'un chef trop économe de son temps, mais par un entretien familier avec le médecin qui, mis de suite en confiance, parlait sans réticence de sa vie quotidienne, ouvrait enfin son cœur « au Grand Patron » qui, attentif et compréhensif, enveloppait de son regard « magnétique» ce collaborateur à jamais conquis et dont le nom et les actes s'inscrivaient de façon définitive dans la mémoire prodigieuse du Maréchal.

Le secret de ce magnétisme? Guillaume de Tarde, qui a éprouvé lui-même sa puissante emprise, a su en dégager l'élément essentiel : intérêt passionné pour la machine humaine, c'est-à-dire pour l'homme considéré comme moteur et susceptible de rendement, non de rendement mécanique, régulier, irréflechi, impersonnel, mais de rendement personnel et spécifique. Intérêt du « Patron » qui voit en l'homme un

exécutant libre, sollicité de développer dans l'exécution son maximum de personnalité, son maximum d'invention et même davantage, car bien souvent Lyautey a fait rendre à certains hommes au delà de leurs moyens apparents en les révélant à eux-mêmes, en faisant circuler en eux cet esprit de vie, de foi passionnée en la grandeur de l'œuvre à accomplir selon le général Weygand.

Un des témoignages émouvants de l'impression laissée aux médecins du service par un contact souvent inattendu avec le Maréchal est cette fin d'une lettre d'un jeune toubib signalé à Lyautey par une note laissée, selon l'usage, à son officier d'ordonnance, à l'occasion d'une tournée d'inspection dans le Sud.

Ce docteur S ... avait été surpris en pleine action de défense prophylactique dans la région de Beni-Mellal où sévissait durement le typhus. C'était l'époque des grandes désinfections et épouillages, car nous ne possédions pas encore à cette époque lointaine le sérum providentiel de notre grand pastorien Georges Blanc. Le médecin était, dans un coin assez désolé sous la tente, depuis huit jours et y faisait de la bonne besogne (4 à 500 clients journaliers, récompensés de leur venue par un beau khaleb de sucre). Lyautey s'arrête, appelle le docteur S..., se fait expliquer le travail en cours, et, honneur inattendu, l'invite à déjeuner avec lui. Le lendemain, le Directeur recevait une lettre flambante qui mériterait une publication intégrale et se terminait ainsi : « J'ai donc déjeuné avec le Grand Chef. Il m'a parlé de Bordeaux, de mes maîtres de la Faculté qu'il connaît tous, de ma famille, des allées de Tourny et aussi du Médoc et du Sauternais. Et j'ose à peine vous dire qu'il m'a demandé si j'étais content de mon Directeur ! Je lui ai répondu que je l'aimais « comme un père ». Il a paru bien content, il m'a

serré la main et m'a fait reconduire à mon campement dans l'auto à fanion tricolore !

Monsieur le Directeur, je ne suis pas encore revenu de cette aventure extraordinaire et je me demande si je n'ai pas rêvé! Quel homme, quel chef ! Et comme « on a envie de se dévouer pour lui, jusqu'au sacrifice, comme vous nous l'avez dit un jour ». Je l'ai maintenant à jamais dans mes yeux et dans mon cœur ».

Visite à l'hôpital civil de Casablanca en cours de construction. Le docteur Colombani, premier directeur de la Santé du Maroc, raconte

Lyautey, ce constructeur né, fut en particulier intéressé par l'édification de l'hôpital civil de Casablanca, dont il avait souvent médité les plans, et il ne se passait pas de semaine, dès 1923, qu'il ne questionnât sur l'état des travaux.

Je ne voulais pas toutefois les lui présenter dans des gravats qu'il détestait et j'attendis la sortie de terre des principaux pavillons pour le prier de venir à Casablanca. L'architecte B ... avait préparé ses plans et voulait les lui présenter dans son bureau sur place. Mais je connaissais les idées du maréchal à cet égard.

« Non, dis-je à B ... le Patron n'est pas un canard, c'est un aigle. Il faut lui montrer ça de haut. » (Je pense à ce propos au mot du grand urbaniste Prost).

Lyautey voit tout de suite les plans en relief. Or, en deux jours et deux nuits, un échafaudage impressionnant fut construit sur le pavillon le plus avancé, de façon à dominer l'ensemble. Un escalier convenable avec rampe permettait l'ascension sans risque.

Le Maréchal arrive, se tourne le pied à deux reprises sur des pierres mal placées et son humeur s'en ressent. Je le guide

jusqu'au pavillon des services généraux et, arrivé sur la terrasse, lui montre le superbe bâti et son escalier. Un peu inquiet, il monte cependant et arrive à une plateforme ornée d'une table où le plan de l'hôpital, bien orienté, reluisait des couleurs vives dont on l'avait agrémenté. Sa figure jusque-là renfrognée s'illumine :

« Enfin, on m'a compris pour une fois! Mais qui est-ce qui a eu cette idée épatante? » Je lui réponds: « C'est B ... l'architecte. »

- Ah !mon cher B ... tu es un chic type. »

Et B ... de lui expliquer en détail la situation des divers pavillons, admirablement visibles en cette vue cavalière. Il partit ravi, non sans m'avoir dit : « As-tu pensé à la verdure qui devra encadrer cet hôpital, de la verdure et des fleurs? »

« Pas encore, répondis-je, car le terrain de ce vieux fort Hiller est une montagne de calcaire, et il faudra creuser des fosses et les combler de bonne terre pour planter des arbres. »

« C'est ça, me répond le Patron. Dépêche-toi de faire ces fosses et n'attends pas pour cela que les pavillons soient terminés. »

Je pense à ce propos à sa réponse au forestier, dans la forêt de cèdres d'Azrou. S'étant étonné de la présence d'une clairière, il dit au spécialiste :

« Il faudra me planter des cèdres ici ! » Lequel lui répondit : « Mon Général, ce sont des arbres à croissance très lente. » Et, lui montrant un jeune cèdre qu'écrasaient de leur splendeur les géants de la forêt, il lui dit : « Voyez-vous ce petit cèdre, mon Général. Il a au moins cent ans ! ». « Cent ans, cent ans! tonne le Général. Alors, il n'y a pas une minute à perdre! Plantez! Plantez. »

Lyautey enfin reconnu parmi les Illustres par l'Etat Français

Le label « MAISONS des ILLUSTRÉS » a été décerné au château de Thorey-Lyautey

(Voir le site www.lyautey.mosaiqueinformatique.fr).

Il y aura 51 ans, jour pour jour le 10 mai 2012, le Président de la République, le Général de Gaulle accueillait solennellement aux Invalides la dépouille du maréchal Lyautey ramenée du Maroc. Il terminait son discours par cette phrase trop vite oubliée : « En vérité, le maréchal Lyautey n'a pas fini de servir la France »

L'association, créée en 1980, a choisi cette date du 10 mai pour rendre hommage chaque année à Paris au Maréchal Lyautey. En 2012, cet hommage a eu lieu en présence du Général d'Armée Henri Bentégeat, ancien Chef d'Etat-Major des Armées (CEMA). Nouvellement créé par le Ministre de la Culture et de la Communication et rendu public le 13 septembre 2011, « ce label représente la reconnaissance officielle de la valeur patrimoniale de ces maisons. Il récompense une offre culturelle remarquable et garantit un accueil de qualité auprès de tous les publics. »

Fin août, le château du maréchal Lyautey maintenant labellisé "Maison des Illustres" avait reçu la visite de Frédéric Mitterrand, Ministre de la Culture. Le château Lyautey fait ainsi partie des 111 maisons, dont quatre en Lorraine ainsi labellisées. Outre la demeure de Lyautey, ce sont celles de Raymond Poincaré, Robert Schumann et Majorelle.



Lyautey à sa table de travail, fusain de Noël Dorville



Repères bibliographiques

Voici quelques livres dont nous vous proposons la lecture. Dès le prochain numéro, nous reprendrons une chronique plus détaillée.

Jeanine de la Hogue

Villas et palais d'Alger du XVIII ème siècle nos jours

Par Marion Vidal- Bué. Editions Place des Victoires 6 rue du Mail, 75002; 40 euros

C'est à une promenade somptueuse que nous invite Marion Vidal-Bué. De la Casbah à la Mitidja, de Bir Roudem à El Biar en passant par la Bouzaréah et Mustapha. 508 pages dont 384 d'illustrations. De nombreux documents inédits d'archives privées ont été consultés par Marion Vidal-Bué et nous permettent de connaître des personnalités dans le cadre privilégié d'une société disparue. Ainsi ce livre qui est un bel album est aussi un livre de mémoire et nous aurons certainement l'occasion de vous faire partager quelques belles images.

Les Ecrivains pieds- noirs face à la guerre d'Algérie.

Par Wolf Abbès 3 rue des Syrafs , Bonchet 26780 ; 30 euros

Dans ce livre, très important en volume, Wolf Albès qui connaît bien tous ces écrivains, les étudie un à un, dans leur comportement en face des événements de la fin de l'Algérie

française. Il reprend même un écrivain comme Jeanine Montupet, très connue des Pieds - Noirs pour sa trilogie qui raconte l'implantation d'une famille venant de France dans les premières années. L'ouvrage a un grand intérêt et mérite une étude approfondie.

Les Français d'Algérie, 50 ans après. Une plaie toujours béante.

Algériens nous sommes qui ... une histoire de l'Algérianisme.

Le sel des Andalouses, roman

Lettre à un père disparu

Par Maurice Calmein. Wolf Albès éditions

Ces trois ouvrages nous font retrouver le talent et la sensibilité de notre ami et mériteront que nous y revenions.

Anthologie

Journal d'exil

Interdit aux chiens et aux Français

Cette haine qui ressemble à l'amour

Jean Brune. Livres disponibles chez Wolf Albès. 3 rue des Syrah.

Informations

Jacques Vincent, le fils de Geneviève de Ternant, notre amie, vient de jouer au Théâtre du Nord-Ouest une pièce d'un grand intérêt : « Entretien d'un philosophe avec la maréchale

de * * * » de Denis Diderot. La pièce a eu un très bon succès et nous serions heureux de pouvoir la revoir.

Le 90^{ème} anniversaire de l'Académie des Sciences d'Outre-mer a été célébré le 26 juin 2012 au Musée national des Arts asiatiques Guimet. L'Académie a été fondée en le 8 juillet 1922 et la séance solennelle s'est tenue à la Sorbonne le 18 mai 1923. Notre association Mémoire d'Afrique du Nord fait partie des Amis de l'Académie.

Notre amie Evelyne Caduc nous fait part de concerts des trois religions en liaison avec « 50 ans après le départ d'Algérie ». Hello World (in Python)